

# LE MANUSCRIT MIROIR

Seb Le Réveur



# **Le Manuscrit Miroir**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Incipit de Sang	4
Chapitre 2 : Procédure de Contact	11
Chapitre 3 : Le Grain de la Peau	15
Chapitre 4 : Angle Mort	20
Chapitre 5 : Correction Mortelle	29
Chapitre 6 : Le Sillage de la Honte	34
Chapitre 7 : Reliure de Chair	39
Chapitre 8 : L'Épreuve de Force	43
Chapitre 9 : Paragraphe Intime	47
Chapitre 10 : La Main de l'Ombre	52
Chapitre 11 : Effacement de Soi	59
Chapitre 12 : Chantage à la Ligne	65
Chapitre 13 : Le Masque de Papier	75
Chapitre 14 : L'Aube aux Tuileries	84
Chapitre 15 : La Dernière Ligne	90

# Chapitre 1

## L'Incipit de Sang

L'acier du regard. À travers la vitre épaisse du boulevard Raspail, le tueur ne cille pas. Ses yeux sont deux fentes de mercure sous le halo jaune d'un réverbère. En bas, sur le bitume mouillé, l'homme au manteau de cachemire s'effondre. Exactement comme à la page trois. La flaque s'élargit. Une tache d'encre sombre sur le gris de la chaussée.

Iris lâche son stylo-plume. Le métal tinte sur le parquet de chêne massif. Le son résonne, amplifié par la hauteur sous plafond. Trois mètres de vide. Les moulures semblent l'observer. Elle recule. Un pas. Deux pas. Son talon s'enfonce dans l'épaisseur du tapis persan.

Le tueur bouge enfin. Un mouvement fluide. Presque une révérence. Il s'évapore dans la brume qui remonte de la Seine.

Iris étouffe un cri. Sa gorge est un étau. L'odeur du manuscrit remonte jusqu'à elle. Une effluve de plomb, de rotative, de colle fraîche et ce parfum de luxe, entêtant, qui s'accroche aux fibres du papier : un sillage de santal et de tabac froid. Le sillage de l'Auteur.

Elle regarde ses mains. Ses doigts sont tachés d'azur. Elle vient de raturer un adjectif. Elle a écrit \*foudroyant\* à la place de \*lent\*. En bas, l'homme est mort tout de suite. Une balle dans la carotide. Pas d'agonie. Elle a corrigé la réalité.

Le bois des boiserries craque sous l'effet du chauffage caché. Une plainte sourde. Iris se sent observée. Chaque ombre découpée par la lampe de bureau est un angle mort. Ces appartements de la rive gauche sont conçus pour les secrets. Les doubles fonds.

Les passages dérobés derrière les massicots de bibliothèques.

Elle se précipite vers son téléphone. L'antiquité grise pèse dans sa paume. L'écran monochrome clignote. Un message. Un seul mot.

\*Continuez.\*

Ses poumons brûlent. L'air est trop dense. Elle court vers la cuisine. L'évier en pierre de Cassis est froid sous ses paumes. Elle ouvre le robinet à fond. L'eau coule. Le bruit ne couvre pas le tambour de guerre dans sa poitrine.

Une vibration. Pas le téléphone. Le loquet de la porte blindée pivote. Il l'entrouvre. Le gond ne siffle pas. Un travail de professionnel.

Iris se fige. Elle ne respire plus. L'odeur change. Ce n'est plus le vieux papier. C'est le cuir de bœuf, tanné par la pluie et la sueur. Et le métal froid d'une arme qu'on manipule.

Une silhouette découpe l'obscurité du couloir. Maël.

Il n'allume pas la lumière. Sa présence occupe tout l'espace. Il scanne la pièce par secteurs de quarante-cinq degrés, l'arme à hauteur des yeux. Il avance avec cette démarche de prédateur fatigué, celle des flics qui ont trop vu de cadavres pour encore croire aux miracles.

Il s'arrête à un mètre d'elle. Iris sent la chaleur qui émane de son corps. Un contraste violent avec le froid qui la paralyse.

— Tu as vu, murmure-t-il.

Sa voix est un baryton râpeux.

— J'ai écrit... et c'est arrivé, répond Iris.

Elle montre le salon du menton. Maël ne regarde pas la fenêtre. Il fixe le manuscrit posé sur le bureau. Des pages blanches aux marges généreuses. Une édition de luxe pour une mise à mort.

— Ne touche plus à ce texte, ordonne-t-il.

Son ton est chirurgical. Il vérifie son chargeur d'un geste sec. Ses yeux s'arrêtent sur les caméras invisibles nichées dans les rosaces du plafond. Il sait qu'ils sont filmés. Il sait que l'Auteur savoure cet instant.

— C'est trop tard, Maël. Le chapitre quatre parle de toi.

Un muscle tressaille dans la mâchoire du flic. Il s'approche du bureau. Ses doigts gantés de cuir fin effleurent le papier. Il lit quelques lignes. Ses pupilles se dilatent.

— « L'ancien flic sentit le métal de son propre Sig Sauer contre sa tempe. Une pression familière. Un baiser de plomb. »

La main de Maël descend vers sa ceinture. Un réflexe. Il s'assure que son arme est là. Elle est là. Mais pour combien de temps ?

— Qui a envoyé ça ? demande-t-il.

— Un coursier. Ce matin. Une enveloppe cachetée à la cire rouge sang-de-bœuf.

Maël se détourne et va vers la fenêtre. Il regarde le corps en bas. La police arrive. Les gyrophares bleus découpent la brume en tranches de néon. Tout semble lointain. Une ambulance noire stationne. Des hommes en combinaisons blanches s'activent. En moins de deux minutes, le corps est chargé. Pas de périmètre de sécurité. Pas de gendarmerie.

— C'est un effacement, murmure Maël. Ils nettoient la scène. Comme si la page était arrachée.

Il se tourne vers elle. Ses yeux sont deux puits d'encre.

— Tu es leur plume, Iris. Et je suis ton bouclier. Mais si tu réécris ma mort, je ne pourrai rien faire.

Il pose sa main sur la nuque d'Iris. Le contact de la peau calleuse provoque une décharge.

— Je ne veux pas te tuer, Maël.

— Alors change la fin du chapitre. Tout de suite.

Iris retourne au bureau. Elle saisit son stylo. Le poids du corps de Maël derrière elle est oppressant.

— Le chapitre quatre se termine à la morgue, dit-elle d'une voix blanche.

— Change-le.

Elle pose la plume sur le papier. L'encre refuse de couler. La pointe accroche. Une résistance physique. Le papier semble vivant. Il boit sa peur.

— Je n'y arrive pas. La phrase est figée.

Maël s'empare de sa main. Une étreinte de fer.

— Force le destin, Iris. Écris qu'il part. Écris qu'il survit.

Elle essaie de tracer un mot. *\*Survie\**. Sa main tremble. La plume dérape, traçant une rature sanglante.

Soudain, le Nokia sonne. Une sonnerie stridente, monophonique. Maël met le haut-parleur. Une respiration lente. Calme.

— La correction n'est pas acceptée, dit une voix distordue. L'intrigue doit suivre son cours. Iris, vous avez trente minutes pour le chapitre cinq.

— Qui êtes-vous ? aboie Maël.

— Le lecteur. Et le lecteur veut du sang.

L'appel coupe. Iris s'effondre sur sa chaise. Elle regarde le manuscrit. Les mots commencent à changer sous ses yeux. De nouvelles phrases apparaissent, imprimées par une main invisible.

*\*« Dans la pénombre de l'appartement, Iris sentit la main de Maël glisser de sa nuque vers sa gorge. Ce n'était plus une caresse. C'était une promesse. »\**

Maël lâche la nuque d'Iris comme s'il s'était brûlé. Il recule, les mains levées.

— Je n'ai pas fait ça, souffle-t-il.

— Le livre le dit, Maël. Le livre le veut.

La tension devient une entité physique. Iris se lève, le souffle court. Elle voit Maël

lutter contre lui-même. Son besoin de contrôle se fissure.

— Sors d'ici, Maël.

— Je ne te laisserai pas seule.

— Si tu restes, tu vas me tuer. C'est écrit.

Elle lui montre la page. L'encre est d'un noir de jais, brillant comme du pétrole. Maël saisit le manuscrit et tente de le déchirer. Ses muscles saillent sous sa veste. Mais le papier ne cède pas. Il est indestructible.

— Regarde tes mains, Maël.

Il baisse les yeux. Ses gants de cuir sont tachés de sang. Du sang frais. Pourtant, il n'a touché personne. Iris recule vers la bibliothèque.

— On doit sortir, dit Maël. Le livre dit que si nous sortons, l'explosion aura lieu dans l'escalier. Le colimaçon. Celui que tu viens de monter.

Il s'approche de la porte. L'obscurité de la cage d'escalier semble plus épaisse. Une odeur de gaz flotte dans l'air. Légère.

— Ils ont piégé l'immeuble.

— Non, corrige Iris. Ils ont écrit que l'immeuble était piégé.

Elle se rassoit. Ses yeux sont injectés de sang. Elle cherche l'empathie. Elle s'immerge dans le texte. Elle devient le manuscrit. Elle écrit : \*« La pluie s'arrêta. »\*

Dehors, le crépitement des gouttes sur la vitre s'interrompt instantanément. Un silence de mort tombe sur Paris.

— Ça marche, murmure Maël.

Iris continue. Ses doigts volent. Elle oublie la peur.

\*« Le gaz se dissipa, emporté par un courant d'air venu du Luxembourg. »\*

Maël renifle. L'odeur de soufre disparaît.

Mais le prix est là. Iris sent une douleur atroce dans son bras droit. Comme si l'encre était tirée de ses propres veines. Sa peau devient transparente.

— Iris, arrête ! Tu te tues !

— Je dois... finir la phrase...

Elle écrit encore. Sa vue se trouble.

\*« L'Auteur entra dans la pièce. »\*

Maël dégaine. Il se tourne vers la porte.

— Personne n'entrera, Iris.

— Il est déjà là, Maël.

Elle pointe le grand miroir doré. Dans le reflet, ils ne sont pas deux. Ils sont trois. Derrière eux, une silhouette floue, sans visage, tient un livre identique. L'Auteur. Une présence. Une odeur de papier vieux de mille ans.

Maël tire. Le miroir explose. Le verre vole comme des diamants de sang. Mais la silhouette est toujours là, dans chaque fragment éparpillé. Multipliée à l'infini.

— Vous ne pouvez pas tuer une idée, dit la voix, venant de partout.

Iris s'effondre. Le stylo lui échappe. Maël la prend dans ses bras. Elle est légère comme une feuille. Ils sortent sur le palier. L'escalier semble s'étirer vers l'infini. Maël commence la descente. Chaque pas fait grincer les marches. Une plainte humaine.

Arrivés au deuxième étage, Iris voit des mots écrits sur le papier peint de soie.

\*« Ils pensaient s'échapper, mais chaque marche les rapprochait du dénouement. »\*

Maël court. Il franchit le hall. Les boîtes aux lettres sont toutes ouvertes, leurs langues de métal pendaient lamentablement. Ils sortent enfin sur le boulevard Raspail. La rue est déserte. Pas une voiture. Une ville fantôme sous une lumière de caveau. Maël pose Iris contre une colonne Morris. Il est en nage.

— On est dehors, Iris. On a cassé le scénario.

Elle regarde ses mains. L'encre n'est plus bleue. Elle est noire. Et elle s'étend. Elle remonte le long de ses poignets, sous ses manches de coton.

— On ne sort pas d'un livre, Maël. On change juste de chapitre.

Elle lève les yeux vers l'immeuble. Au quatrième étage, une lumière est allumée. Une

silhouette est assise à son bureau. Elle écrit.

Le Nokia vibre.

\*Chapitre 2 : La Traque du Luxembourg. Début du chronomètre.\*

Maël regarde Iris. Dans ses yeux, elle voit la faille. Sa main se crispe sur la crosse de son arme.

— Vers le parc, dit-il. On a plus de chances dans le brouillard.

Ils s'élancent vers le Jardin du Luxembourg. Derrière eux, le silence de Paris semble se refermer comme une reliure de cuir. L'odeur de l'encre les suit, collante, viscérale. Le premier chapitre est clos. Le sang a séché. Mais le texte, lui, respire encore.

Le livre est ouvert. Elle vient de comprendre qu'elle n'est pas l'auteur. Elle est l'encre.

# Chapitre 2

## Procédure de Contact

La rue de l'Odéon est un couloir de pierre. L'obscurité y est épaisse, visqueuse, chargée d'une odeur d'encre et de pluie imminente. Maël coupe le contact. Le moteur de la berline craque en refroidissant. Un compte à rebours métallique.

— On descend, dit-il.

Iris ne répond pas. Elle fixe la façade des Éditions du Styx. Ses doigts, tachés de noir, serrent la sangle de son sac. Maël sort, contourne le capot. L'air est lourd. Une pression atmosphérique qui écrase les poumons. Il vérifie son Glock. Le métal est un point de repère froid dans ce monde de papier.

La porte cochère est entrouverte. Un centimètre de vide. Un appel au crime. Maël pousse le battant. Le fer forgé gémit, un cri de métal qui résonne jusque dans les molaires. Ils entrent. Le hall est un mausolée. Des piles de manuscrits montent jusqu'au plafond, colonnes de bois mort prêtes à s'effondrer. L'odeur de colle de reliure est écœurante.

Ils progressent vers le bureau du fond. Une lumière jaune, solide, filtre sous la porte. Maël ne frappe pas. Il entre.

Fauteuil club. Un homme. Antoine Vallier. Tête basculée en arrière. La gorge s'ouvre comme une seconde bouche, large et définitive. Le sang a inondé la chemise en coton égyptien, un blanc immaculé transformé en carte de géographie macabre. Carotide sectionnée. Vidé de son sang.

Maël s'approche. Ses pas sont des murmures sur le parquet. Le cadavre est tiède. Une buée légère flotte encore au-dessus de la plaie. Sur le bureau en acajou, une épreuve de manuscrit est ouverte. Les lignes sont tracées en rouge. Un rouge trop vif pour être de l'encre.

— Maël, souffle Iris. Regardez.

Il se penche. Le texte est frais.

\*« Maël examine la plaie. Il cherche une logique dans le chaos de la chair. Il ne voit pas que l'Auteur a déjà signé son arrêt de mort. À 03h14, le silence devient définitif. »\*

Maël regarde sa montre. 03h13.

Un déclic retentit dans la pièce. Sec. Mécanique. Le Nokia 3310 posé près du mort se met à vibrer. Le choc est électrique. Dans ce silence de tombeau, le bourdonnement sonne comme une alarme incendie. Maël décroche. Il ne dit rien. Il écoute.

— La ponctuation, Maël, dit une voix synthétique. Elle est essentielle.

— Qui êtes-vous ?

— Le narrateur. Et vous êtes en retard pour le chapitre trois.

La ligne coupe. Soudain, un sifflement. Léger. Presque musical. Maël identifie l'odeur instantanément. Un gaz incolore s'échappe des bouches d'aération dissimulées derrière les rayonnages.

— Dehors ! hurle-t-il.

Il broie le bras d'Iris. Le parquet hurle sous leurs talons. Ils se ruent vers la porte, mais le mécanisme de sécurité claque. Verrouillé. Ils sont piégés dans la Chambre de Verre. Maël frappe le vantail de l'épaule. Rien. Le bois est doublé d'acier.

L'air devient rare. Ses genoux frappent le parquet. Le plomb remplace le sang dans ses veines. La vision de Maël se fragmente. Les milliers de livres autour d'eux semblent respirer, s'étendre, l'étouffer sous des tonnes de verbes inutiles.

Iris s'effondre. Le corps de la jeune femme claque contre le sol. Pas un cri. Juste le sifflement de l'air expulsé de ses poumons.

Maël lutte. Il rampe vers le bureau, vers le corps de Vallier. Ses doigts gantés cherchent une faille. Il glisse sa main sous le buvard. Ses articulations ne répondent plus, mais il sent une forme dure. Il tire.

Une enveloppe de papier bouffant. À l'intérieur, une clé à puce et un ticket de consigne. Gare Montparnasse.

Il serre l'objet contre sa paume. L'asphyxie le gagne. Le goût de l'encre remonte dans sa gorge, âcre, métallique. Il regarde une dernière fois le cadavre de l'éditeur. Les yeux vitreux de Vallier semblent lire une note de bas de page invisible sur le plafond.

Maël s'écroule à son tour. Son visage contre le bois froid.

Le noir l'envahit. Un noir d'encre.

Dehors, l'orage éclate enfin. La foudre déchire le ciel de la rue de l'Odéon, mais dans le bureau des Éditions du Styx, le silence est redevenu une ronce. Il griffe. Il s'accroche.

L'Auteur vient de tourner la page.

Le chapitre trois commence dans le sang et la vapeur des trains. Et Maël n'est plus qu'une phrase en sursis.

# Chapitre 3

## Le Grain de la Peau

Le bureau de la rue Jacob exhalait une odeur de fin du monde élégante. Cuir de Russie, poussière de papier et tabac froid. Les boiseries en chêne sombre dévoraient la lumière jaune d'une lampe à poser.

Iris sentit l'air se raréfier. Maël ne marchait pas. Il glissait. Un prédateur sur du velours. Il s'arrêta à dix centimètres d'elle. Trop près. Son ombre l'écrasait déjà contre le chêne.

Parfum de vétiver. Odeur de fer d'un flingue froid. Elle ne respirait plus. Son regard vous découpait par tranches fines.

— Qui t'envoie, Iris ?

Sa voix était un murmure de basse. Un grondement sourd dans ses côtes. Elle ne répondit pas. Son cœur boxait sa cage thoracique. Elle chercha une issue. Rien. Le bureau était une boîte de Pandore fermée de l'intérieur.

Maël lui saisit les poignets. Poigne de fer gantée de peau d'homme. Il la plaqua contre les boiseries. Le choc fut sourd. Le bois grimaça.

— Je ne le répéterai pas.

Chaleur du souffle contre son oreille. Froid du mur dans son dos. L'odeur de sa propre peur montait en elle, acide, mêlée à l'encre fraîche. Maël pesait sur elle. Solide comme un muret de pierre. Une fouille corporelle par simple contact.

— Personne ne m’envoie. Je travaille ici.

— Tu corriges des mensonges. C’est différent.

Il descendit une main vers sa gorge. Juste pour le pouls. Son pouce se posa sur la carotide. Un métronome affolé. Ses lèvres s’étirèrent, mais ses yeux restèrent morts.

— Ton cœur fait trop de bruit, Iris. Il avoue tout.

Une cicatrice fine barrait son arcade sourcilière. Iris plongea son regard dans le sien. Elle y vit des dossiers classés, du sang sur du velours. Elle tenta de se dégager. Maël resserra l’étreinte. Son genou s’insinua entre les jambes d’Iris. Une posture de domination absolue. La soie de sa robe glissait contre le coton de son pantalon.

— Le manuscrit, Maël. Regarde le manuscrit.

Sa voix n’était plus qu’un souffle de papier de verre.

Il ne bougea pas. Il cherchait la faille. Puis il tourna la tête vers le bureau. Sur le cuir vert, les feuillets du « Manuscrit Miroir » irradiaient. L’encre y était dense, luisante.

D’un geste brusque, il la lâcha. Iris faillit s’effondrer. Elle se rattrapa à une bibliothèque. Ses poignets brûlaient. Des marques rouges fleurissaient sur sa peau.

Maël s’approcha du bureau. Ses mains tremblaient. Le papier crissa. Il feuilleta. Frénétique. Il trouva la page 42. Ses yeux parcoururent les lignes. Il se figea. Sa mâchoire se contracta. Un muscle tressaillit sur sa tempe.

— C’est impossible.

Il lut à voix haute. Sa voix trébucha.

« Il la plaqua contre le chêne sombre. L'odeur du vétiver et de la peur se mélangea. Il sentit son pouls, un oiseau piégé sous son pouce. Le genou de l'homme s'insinua, cherchant le contrôle. »

Maël releva les yeux. Un animal pris au piège d'un miroir.

— Qui a écrit ça ? Qui était là ?

— Personne. À part nous. Ce manuscrit n'est pas un récit, Maël. C'est un script. Et nous venons de jouer la scène.

Il jeta les feuilles. Elles flottèrent dans l'air saturé de poussière.

— On ne nous regarde pas, Maël. On nous écrit.

Le silence retomba. Une cathédrale profanée. L'odeur de la colle de reliure devint entêtante. Iris sentit une nausée monter. Sa vie s'effaçait.

Maël revint vers elle. Il s'arrêta, l'étudiant comme une pièce à conviction.

— Tu es complice. C'est ton métier de fabriquer ces choses.

— Je répare les textes, je ne crée pas de prophéties.

— Alors explique-moi ça.

Il désigna la page 43. Iris s'approcha, le cœur au bord des lèvres.

« Maël s'approcha d'elle. Il chercha l'odeur de ses cheveux, ce parfum de jasmin

poudré qui semblait être le dernier rempart de sa raison. »

Iris sentit son sang se glacer. Elle ne portait pas de jasmin d'habitude. Elle venait de changer de savon le matin même. Un échantillon reçu par la poste, sans expéditeur.

Maël leva la main. Il la posa sur la boiserie, juste au-dessus de son épaule. Il se pencha. Son visage frôla ses cheveux. Ses narines frémirent.

— Jasmin, murmura-t-il.

Une sentence. Iris ferma les yeux. Elle n'était plus qu'une description sensorielle sous les doigts d'un demiurge invisible.

— On doit sortir d'ici.

— On ne sort pas d'un livre en fermant la porte.

Il ramassa les feuilles. Précision chirurgicale. Le clic des serrures de sa mallette résonna comme un coup de feu. Il la saisit par le bras. Une prise protectrice, désespérée. Ils descendirent l'escalier en colimaçon. Les marches de chêne criaient sous leurs pas.

Dans la cour pavée, la brume de Paris les enveloppa. Les réverbères dessinaient des halos flous. Maël ne lâchait pas son bras.

— On ne peut pas fuir, Maël. Si c'est écrit, ça arrivera.

Il s'arrêta sous une arche cochère. L'obscurité était totale.

— Je n'ai pas de destin.

Il sortit un briquet en argent. La flamme dansa.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je change l'intrigue.

Il approcha la flamme du manuscrit. Le papier, sec et avide, s'enflamma. L'odeur de brûlé remplaça celle du jasmin. Iris ressentit une douleur fulgurante. On lui brûlait la peau. Elle poussa un cri étouffé, portant ses mains à son visage.

Maël lâcha les feuilles en feu. Elles se tordirent comme des êtres vivants sur les pavés humides.

— Voilà. Le chapitre trois s'arrête ici.

Mais Iris ne l'écoutait plus. Elle regardait ses paumes. Sur sa peau, en lettres de cendre tatouées dans l'épiderme, une phrase apparaissait lentement.

\*« On ne brûle pas la vérité. On ne fait que l'attiser. »\*

Elle montra ses mains. Maël recula. Pour la première fois, Iris vit de la peur pure dans ses yeux. La peur face à l'indicible.

— On est en train de brûler, Maël. On brûle avec le livre.

Le vent s'engouffra, emportant les cendres noires vers les toits. Dans le lointain, une cloche sonna trois coups.

Le chapitre quatre venait de commencer.

# Chapitre 4

## Angle Mort

Le brouillard de la Seine léchait les roues de la berline noire. Une humidité poisseuse. Elle s'insinuait sous les cols de laine, collait les cheveux aux tempes. Paris, rive gauche, s'éteignait sous une chape de plomb. Les réverbères du quai Voltaire jetaient des lueurs jaunâtres, malades, sur l'asphalte mouillé.

Iris serrait son sac contre elle. À l'intérieur, le manuscrit pesait une tonne. Plus lourd que le papier. Plus lourd que la menace. Elle sentait le grain bouffant des feuilles à travers le cuir. Une présence physique. Organique. L'encre, encore fraîche dans son esprit, semblait tacher ses pensées de l'intérieur.

Maël ne disait rien. Ses mains sur le volant étaient des étaux. Il ne regardait pas la route, il surveillait les rétroviseurs. Un tic nerveux battait au coin de sa mâchoire. L'ancien flic de la BRB ne conduisait pas, il s'extrait d'une zone de tir. Il cherchait l'angle mort, celui où le prédateur s'embusque.

— On arrive, lâcha-t-il. Sa voix était un râpe sur du métal.

Il tourna brusquement dans une rue étroite du 7ème. Les façades haussmanniennes se refermaient sur eux. Des géants de pierre aux fenêtres sombres. Le quartier respirait l'argent vieux et les secrets de famille. Maël stoppa la voiture devant un porche massif en chêne brûlé.

L'air extérieur les frappa comme une gifle de givre. Iris frissonna. Maël posa sa main sur ses lombaires pour la guider. Le contact traversa son manteau, une décharge de chaleur sèche. Sa main n'invitait pas. Elle contraignait. Une poigne de fer sous le gant

de velours.

Ils franchirent le seuil.

L'escalier les avala. Pierre froide. Air rare. Chaque marche était un aveu de faiblesse. Le bois grinçait sous leurs pas, un cri de plainte qui résonnait jusqu'au sixième étage. Pas d'ascenseur. Trop de cages où rester coincé. Maël montait en tête, souple, silencieux. Ses yeux balayaient chaque recoin, chaque moulure poussiéreuse. Il cherchait l'anomalie. Une ombre qui ne bougeait pas au rythme de la lumière.

Ils arrivèrent devant une porte blindée, recouverte d'un placage en acajou. Maël sortit un vieux Nokia 3310, la coque écaillée. Un fossile électronique. Il tapa une suite de chiffres avec une précision mécanique. C'était une prouesse de hacker : le bios de l'appareil avait été détourné pour servir de clé cryptographique inviolable. Un déclic pneumatique retentit. L'acier hurla contre le chambranle.

L'appartement sentait le propre et le vide. Trois mètres sous plafond. Des corniches chargées de siècles de peinture blanche. Maël ne prit pas la peine d'allumer. Il connaissait les ombres par leur nom de famille.

— Ne bouge pas d'ici, ordonna-t-il.

Il se dirigea vers le bureau, un meuble massif en ébène. Maël pianota sur un clavier mécanique. Le bruit des touches était celui d'une arme que l'on recharge. \*Tac. Tac. Tac.\* Huit écrans s'allumèrent simultanément. Une mosaïque de gris et de noir. Les caméras du périmètre. L'entrée du porche. Le palier. La rue de Grenelle.

Iris s'approcha. Elle observait Maël. Son profil était découpé au scalpel par la lumière bleue des moniteurs. La méfiance faite homme. Soudain, il se figea. Ses épaules se tendirent. Le muscle de son cou devint une corde raide.

L'écran central grésillait. Un parasite numérique. Des lignes de distorsion traversèrent l'image, comme si quelqu'un grattait la pellicule avec un ongle sale. Puis, le flux vidéo se stabilisa. Ce n'était pas le palier de l'appartement. Ce n'était pas la rue de Grenelle. C'était un intérieur familial. Trop familial.

Iris sentit un coup de poing dans son plexus. Elle reconnut le papier peint à motifs de fougères. La pile de livres en retard. C'était son propre appartement. Dans le 6ème. En bas de l'écran, un bandeau de texte défilait en lettres blanches, nettes, chirurgicales.

#### \*\*CHAPITRE 4 : LA FUGUE.\*\*

— Quelqu'un a détourné mon flux, grogna Maël. Sa main chercha instinctivement son Glock sous son bras. C'est un flux crypté, émis depuis un serveur fantôme.

Sur l'image, la porte d'entrée d'Iris s'ouvrit. Sans effraction. Sans bruit. Un homme entra. Il était vêtu d'un imperméable sombre dont le tissu semblait boire la lumière. Son visage était mangé par l'ombre d'un chapeau de feutre. Il ne se pressait pas. Il bougeait avec une aisance de propriétaire.

L'intrus se dirigea vers le bureau d'Iris. Il passa sa main sur les épreuves éparpillées. C'était un geste presque tendre. Sensuel. Iris sentit un frisson remonter le long de sa colonne. Une sensation de viol psychologique. Ce bureau était son sanctuaire.

L'homme s'arrêta. Il releva la tête vers la caméra cachée dans la rosace du plafond. Il savait exactement où elle se trouvait. Il ne montra pas son visage, restant dans cet angle mort où les traits se dissolvent dans le grain de l'image. Lentement, il ouvrit son imperméable et sortit un exemplaire identique au manuscrit. Même reliure. Même papier. Il le posa au centre de la table, puis sortit un vieux Zippo en argent.

— Non..., lâcha Iris.

Une petite flamme bleue dansa à l'écran. L'homme n'alluma pas le livre. Il approcha la flamme du détecteur de fumée. Quelques secondes passèrent. L'alarme ne se déclencha pas. À la place, un voyant rouge commença à clignoter sur le bureau de Maël.

— Il lance une séquence, analysa Maël, sa voix redevenue celle d'un technicien du crime. Il ne veut pas brûler l'appartement. Il veut que nous voyions ce qu'il a déposé.

L'intrus ouvrit le manuscrit à une page précise. Iris reconnut les lignes. Le passage sur la claustrophobie. L'homme sortit un flacon d'encre de sa poche et le versa sur les pages ouvertes. Le liquide noir se répandit comme une tache de sang sombre. Une hémorragie de mots. Il utilisa son index pour tracer des signes dans l'encre fraîche. Des lettres épaisses, maladroitement.

**\*\*"L'ANGLE MORT EST ICI."\*\***

Puis, il fit un geste de salut, un doigt porté au bord de son chapeau, et sortit de la pièce. L'écran devint noir.

Le silence retomba sur l'appartement de Maël, lourd comme un linceul. Iris tremblait de tout son corps. Elle n'était plus une observatrice. Elle était devenue la matière première d'un autre auteur. Maël s'approcha d'elle. Il posa ses mains sur ses épaules. La pression était forte, presque douloureuse. Pour la ramener à la réalité. Pour la lester.

— Il scénarise ta peur, Iris.

Elle ouvrit son sac et sortit le tas de feuilles. Sous la lumière crue de la lampe d'architecte, le papier semblait vibrer. Elle tourna les pages avec précaution. Elle arriva au chapitre 4. L'encre était là. Des taches noires commençaient à apparaître sur

les pages qu'elle tenait, dévorant ses propres corrections. L'encre était chaude au toucher. Elle sentait le fer.

— Maël, regarde.

Sous les taches, de nouveaux mots apparaissaient, imprimés par une force invisible.

\*« Elle sentit le froid du cuir contre son dos alors qu'il s'approchait. Elle comprit alors que la protection n'était qu'une autre forme de prison. »\*

Iris releva les yeux. Maël était à quelques centimètres. Elle sentait son souffle. Elle sentait la chaleur de son corps de prédateur. Le texte venait de décrire l'instant présent.

— Ne lis plus, ordonna-t-il d'une voix sourde.

Elle tourna la page suivante. Elle était blanche. Sauf tout en bas, dans le coin droit.

\*\*« ÉTEINS. »\*\*

Toutes les lumières de l'appartement s'éteignirent d'un coup. L'obscurité fut totale. Absolue. Dans le silence, le parquet grinça. Une fois. Juste derrière eux. Dans l'angle mort.

Iris ne respirait plus. Ses poumons brûlaient. Chaque inspiration était une lutte contre le vide. Dans l'obscurité, l'odeur de l'encre fraîche devenait agressive. Une effluve de fer et de chimie lourde. Elle sentit la poigne de Maël sur son épaule.

— Ne bouge pas, murmura-t-il.

Le parquet grinça à nouveau. Un gémissement de chêne ancien sous un poids calculé.

Maël ne dégaina pas tout de suite. Il analysait la respiration qu'il ne devrait pas entendre. Un déclic métallique retentit. Sec.

Maël l'entraîna vers le sol. Ses mouvements étaient fluides, mécaniques. Il la plaqua contre le flanc du bureau massif. Soudain, le mur face à eux s'illumina. C'était le rétroéclairage bleuté de six moniteurs cachés derrière un miroir sans tain. L'image sautait. Des parasites blancs. Puis, le titre s'afficha :

#### \*\*CHAPITRE 4 : LA FUGUE\*\*

L'image montrait l'appartement d'Iris. Une silhouette entrait dans le champ. L'homme à l'imperméable. Il commençait à badigeonner les murs avec un liquide incolore. Un accélérateur.

— Il ne veut pas qu'on lise la fin du chapitre, dit Maël. Il veut qu'on l'écrive.

Un coup sourd résonna contre la porte d'entrée de l'appartement. Un coup de bélier pneumatique. Le bois craqua. Des boiseries volèrent en éclats.

— Dans la chambre. Tout de suite ! ordonna Maël.

Il la projeta vers la pièce voisine. Iris trébucha, ses mains griffant le parquet. Maël se plaqua contre le chambranle. Un calme léthal. Sur l'écran, l'intrus craqua une allumette. \*Fshhh.\* Il la lâcha. L'écran devint blanc. Une explosion de lumière orange. La bibliothèque d'Iris s'embrasa. Ses livres s'ouvraient sous la chaleur comme des bouches qui hurlent. Son passé partait en cendres sous ses yeux.

— Iris ! Le manuscrit. Prends-le.

Il la tira vers une armoire normande. Maël poussa un panneau dissimulé. Un escalier de service dérobé, étroit, sombre. L'odeur de la suie et de la pierre humide.

— Descends. Ne t'arrête pas.

Maël se retourna vers la porte du salon qui cédait enfin. Trois silhouettes masquées entraient. Maël lâcha deux tirs. \*Clap. Clap.\* Les impacts furent brutaux.

Iris s'engouffra dans l'escalier. Le colimaçon l'étourdit. En bas, elle déboucha sur une cour intérieure. La brume de Paris l'accueillit. Épaisse. Elle regarda le manuscrit. À la lumière d'un réverbère lointain, elle vit que la page blanche s'était remplie.

\*« Elle s'arrêta dans la cour, le souffle court. Elle ne vit pas l'ombre qui se détachait de la remise à vélos. »\*

Iris se figea. Elle sentit un sillage de santal et de musc flotter dans l'air froid. L'Auteur était là.

— Ne vous retournez pas, Iris.

La voix était mélodieuse. Cultivée.

— Posez le texte. Le chapitre 4 doit se terminer par un silence.

Iris serrait les feuilles. Elle sentait le papier vibrer contre ses côtes. Maël surgit de la porte de service, couvert de poussière de plâtre, une traînée de sang barrant son front.

— Iris, dégage !

Il tira. L'homme dans l'ombre esquiva avec une grâce surnaturelle et disparut derrière un pilier. Maël l'attrapa par le bras et l'entraîna vers la rue. Il la jeta dans une berline noire. Le moteur ronronnait. Il écrasa l'accélérateur. Les pneus hurlèrent.

— On ne fuit pas une fugue, Maël. On est en train de l'écrire malgré nous.

Maël pila. La voiture glissa sur le Pont des Arts. Désert. Il sortit son arme et la posa sur les genoux d'Iris. Le poids du Glock était oppressant.

— Le chapitre 4 se termine maintenant. Écris la suite.

Une silhouette apparut sur le pont. Patiente. Ils descendirent tous deux de voiture. L'homme jeta une clé USB dans un étui de cuir et se fondit dans la brume. Maël la ramassa. De retour dans l'habitacle, il brûla les feux pour atteindre sa planque. Il inséra la clé.

**\*\*CHAPITRE 4 : LA FUGUE.\*\***

La vidéo montrait l'appartement d'Iris dévasté par les flammes. L'homme à l'imperméable regardait la caméra. Il souriait. Une fente dans un masque de soie. Puis, le noir.

Maël accéléra sur le quai Voltaire. Sur le tableau de bord numérique, des mots apparurent en temps réel :

\*« Maël ignore que le freinage a été saboté au chapitre précédent. Iris crie. La fin approche. »\*

Maël écrasa la pédale. Rien. Le plancher. La résistance avait disparu. Le choc fut un tonnerre de métal et de verre. La Mercedes percuta les plots en béton. Les airbags se déployèrent dans un nuage de poudre blanche.

Silence.

Iris ouvrit les yeux. Un filet de sang coulait sur son front. Elle prit un éclat de verre

qui jonchait le tableau de bord. La pointe était effilée. Elle la posa sur la paume de sa main gauche. Elle ne souffrait pas ; elle jouissait enfin de reprendre le contrôle de la narration par le sang. C'était une libération organique.

Elle serra le poing sur le verre. La douleur fut une déflagration de pureté. Le rouge jaillit, chaud, épais. Elle laissa tomber les gouttes sur la page blanche du manuscrit. Le papier bouffant but le liquide avec une voracité obscène. Les lettres apparurent :

\*« Maël se réveille. Il comprend que la survie a un prix. L'Auteur sourit. Le vrai jeu commence. »\*

Maël prit une grande inspiration. Ses yeux s'ouvrirent, injectés de sang.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai payé l'entrée pour le Chapitre 5, Maël. Maintenant, on va raturer son nom.

Au loin, les sirènes commençaient à gémir. L'angle mort se déplaçait. Le carnage commençait.

# Chapitre 5

## Correction Mortelle

L'encre de Chine bouillonnait. Une flaque noire, œil de prédateur ouvert sur le vélin. Iris lâcha le Montblanc. Le métal tinta sur le chêne, un martèlement de glas dans le silence du bureau.

Sous ses yeux, les fibres du papier se tordaient. La rature qu'elle avait imposée s'amincit, aspirée, digérée par la page. Le blanc reprit ses droits, puis se creusa de nouveaux sillons. Sans plume. Sans main. Une calligraphie chirurgicale s'imprima dans la chair du livre.

\*« Le feu est un outil trop lent. L'air est déjà chargé. Une étincelle. Le gaz. L'immeuble n'est plus qu'un souffle. »\*

Le cœur d'Iris cogna contre ses côtes. Un coup de bélier. Ses oreilles sifflèrent. À trois kilomètres de là, elle le sentit. Une vibration infime sous la plante de ses pieds. Le parquet resta muet, mais transmit l'onde. Une onde de choc sourde, venue des entrailles de la rive gauche.

Puis, le son. Pas un fracas. Un déchirement. Comme si le ciel de Paris venait de se fendre en deux. Un \*Ompf\* massif, étouffé par la pierre de taille.

Elle se jeta contre la vitre. Au loin, au-delà des toits de zinc, une colonne de poussière montait vers les nuages. Du calcaire pulvérisé. Des siècles d'histoire transformés en un nuage ocre.

— Non...

La porte vola en éclats. Maël. Il sentait le tabac froid et le cuir. Ses yeux, gris d'orage, balayèrent la pièce. Son corps était une arme verrouillée.

— Bouge, ordonna-t-il.

Sa voix était un couperet. Basse. Sans appel. Il broya le bras d'Iris. Il ne la brusquait pas, il la stabilisait.

— Le chat... balbutia Iris. Maël, il était dedans...

Il ne répondit pas. Son visage était un masque de marbre. Il savait qu'un immeuble soufflé par le gaz ne laissait rien. Pas d'espoir. La vérité nue.

— On sort. L'Auteur ne va pas s'arrêter là.

Il l'entraîna dans la cage d'escalier. L'obscurité était découpée par la lumière jaune des appliques. Ils descendirent les marches quatre à quatre. Un compte à rebours de cuir contre le bois. Dans le hall, Maël s'arrêta net. Il plaqua Iris contre la pierre froide.

Sous la porte massive, un liquide noir s'infiltrait. Lentement. Ce n'était pas du sang. C'était de l'encre. Une mare huileuse qui rampait vers eux, ignorant la déclivité du sol. Elle se glissait entre les dalles de marbre avec une intentionnalité malveillante.

— Il réécrit le lieu, murmura Iris. Il nous enferme.

Maël sortit son arme. Un mouvement fluide. Le métal du canon brilla. Un réflexe de survie inutile, mais nécessaire.

— Par la cour.

Ils plongèrent dans les veines du 6ème arrondissement. Éviter les boulevards. Chercher l'ombre. Maël guidait Iris à travers le dédale des ruelles. Elle avait perdu une chaussure. Son pied nu frappait le pavé froid. Elle ne sentait rien. Le choc avait anesthésié ses nerfs.

Ils s'arrêtèrent devant une porte anonyme près de Saint-Sulpice. Maël tapa un code sur un boîtier dissimulé. Du vieux monde. La porte s'ouvrit sur un escalier de béton brut. Un ancien bunker de la Résistance. Une zone grise.

À l'intérieur, les néons blancs faisaient mal aux yeux. Pas de bois. Pas de velours. Du métal et du froid. Maël lâcha enfin Iris. Elle s'effondra sur une chaise en plastique. Ses mains étaient tachées de noir. L'encre ne partait pas. Elle pénétrait les pores, traçant des veines sombres sous l'épiderme.

— Tu as le manuscrit ?

Iris sursauta. Elle tâta sa veste. La reliure rigide était là. Un réflexe de ghostwriter. Elle le posa sur la table de métal. Le livre pesait une tonne.

— Ouvre-le, dit Maël.

— Je ne peux pas...

— Ouvre-le. On doit savoir où se termine le chapitre.

La couverture était chaude. Vivante. Iris l'ouvrit à la page de l'incendie. Plus de ratures. Juste une phrase, en haut, comme une sentence.

\*« LE PERSONNAGE PRINCIPAL DOIT APPRENDRE LE SACRIFICE. »\*

En bas, un croquis à la plume. Le plan du bunker. Une croix rouge sur la pièce où ils

se tenaient.

Un sifflement commença. Très léger. Une présence invisible, lourde, sucrée. L'odeur de gaz. Elle ne venait pas de l'extérieur. Elle coulait des bouches d'aération. Maël se jeta sur la porte. Verrouillée. Le code ne répondait plus. L'écran de contrôle affichait une ligne en boucle :

\*« Fin du chapitre 5. Tournez la page. »\*

Iris regarda ses mains noires. Elle comprit. Elle n'était pas la correctrice. Elle n'était pas celle qui récrivait. Elle était l'encre.

Elle se tourna vers Maël. Il était contre la porte, les muscles bandés. Pour la première fois, elle vit de la peur dans ses yeux. Pas pour lui. Pour elle. Chaque inspiration était une lutte.

— Ne respire pas, ordonna-t-il.

Il ôta sa veste, essayant de boucher l'aération. Geste dérisoire. Iris tomba à genoux. Le métal était glacial. Elle attrapa le stylo-plume resté dans sa poche.

— Si je ne peux pas changer le texte... murmura-t-elle, la voix étranglée, je vais changer le genre du livre.

Elle ouvrit le manuscrit à la page suivante. Une page blanche de toute prophétie. Elle ne chercha pas à sauver leur vie. Elle chercha une émotion brute, un mot de chair.

Elle écrivit : \*« Désir. »\*

L'encre brûla sa peau en sortant de la plume. Elle traça les lettres avec son propre sang mêlé au noir.

Aussitôt, l'atmosphère changea. Le sifflement du gaz s'arrêta. Un grondement sourd, comme un cœur géant qui se remet à battre sous Paris, fit vibrer les parois de béton. Maël s'arrêta de bouger. Son besoin de contrôle se brisa. Il regarda Iris. Elle était au sol, pâle, ses doigts ensanglantés crispés sur le papier.

Le danger de mort s'était transformé. L'Auteur venait de changer de plume. Maël s'agenouilla devant elle. Il prit son visage entre ses mains. Ses pouces essuyèrent une larme noire.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai repris la narration.

Le livre était ouvert sur la table. La dernière ligne de la page s'écrivit seule, en lettres d'or sur le papier sanglant :

\*« Le piège est refermé. La suite vous appartient. »\*

Maël scella leurs lèvres dans un baiser qui goûtait la poussière de calcaire et le désespoir. Au-dessus d'eux, Paris brûlait. Ici, dans le silence de plomb, ils commençaient à peine à exister.

# Chapitre 6

## Le Sillage de la Honte

L'obscurité dans le salon de la rue de l'Université est une matière grasse. Épaisse. Elle colle aux poumons. Maël est assis dans le fauteuil club. Le cuir craque. Ses doigts effleurent le métal froid du Nokia. Le rétroéclairage vert projette une lueur de morgue sur ses phalanges.

Une notification. Un fichier audio.

Il appuie.

Le souffle du silence numérique. Puis, le craquement des vieux enregistreurs de la BRB. Une machine à café qui sature, un néon qui grésille, le froissement d'un dossier. Sa propre voix, il y a cinq ans :

— « Le compte est bon. Personne ne saura. On enterre le dossier de la rue Lauriston. »

Puis, le rire gras de son supérieur. Le bruit métallique d'un tiroir qu'on referme. Un pacte scellé dans la pourriture. Maël ferme les yeux. Il n'a jamais pris cet argent. Mais l'enregistrement a été remonté. Une chirurgie sonore. Un faux plus vrai que la vérité.

La sueur perle sur sa tempe. Froide. Le coton égyptien de sa chemise gratte sa peau. Une armure à mille euros qui l'étouffe. L'air manque. Trop propre. Trop vide.

Le message texte s'affiche : \*« La vérité est une fiction qu'on n'a pas encore éditée. 14, Rue de Grenelle. 3h00. Apporte-moi Iris. Seule. Ou le fichier devient public. »\*

Maël se lève. Le parquet lance un cri de bois sec. Il se dirige vers le bureau d'Iris. À travers le chêne massif, un bruit rythmique. Le frottement d'une plume sur du papier bouffant.

Il entre. La pièce sature. Colle de reliure et tabac froid. Sous la lampe à abat-jour vert, Iris est une courbe fragile sous son pull en cachemire. Ses yeux creusent des puits d'ombre. La fatigue a dessiné des lignes au scalpel sur ses pommettes.

— Tu ne dors pas, dit-elle. Sa voix est un murmure de velours.

— On sort.

— Le chapitre 7 ? demande-t-elle sans se retourner. « Le Sacrifice du Ghostwriter ». Tu ne l'as pas lu, Maël. Mais tu le joues déjà.

Il ne répond pas. Il saisit son poignet. Sa peau est brûlante contre ses doigts de glace. Elle reste souple. Docile.

— Il nous regarde, Maël. Dans les moulures. Il a déjà écrit la fin de cette nuit.

Maël vérifie son Glock 17. Son pouce effleure la détente. Le poids de départ est familier. Une cartouche est déjà engagée dans la chambre. Prêt à briser.

Ils sortent. La brume de la Seine a envahi le 7ème arrondissement. Un désert de pierre grise et de portails cochères blindés. Maël guide la berline noire dans ce tombeau de pierre. Pas un chat. Juste le bruit de succion des pneus sur le pavé mouillé.

Rue de Grenelle. L'hôtel particulier est massif. Austère. La porte cochère est entrouverte. Une fente d'ombre.

— Descends, dit Maël.

Iris le regarde. Une curiosité morbide dans les yeux. Elle descend. Ses talons claquent sur le pavé. Un son chirurgical. Elle entre. La porte se referme avec un bruit de coffre-fort.

Maël reste seul. Son Nokia vibre. Une vidéo. L'intérieur de l'hôtel. Un hall en damier de marbre noir et blanc. Iris est au centre. Une voix modifiée, métallique, sort des haut-parleurs :

— « Chapitre 6. Scène 1. L'abandon. Regardez bien, Maël. »

Une main gantée de cuir se pose sur l'épaule d'Iris. Elle incline la tête en arrière. Comme pour une caresse.

Maël sort de la voiture en courant. Il ne réfléchit plus. Il percute la porte, verrouillée. Il repère un soupirail. Sa chaussure explose le verre. Des diamants noirs. Il plonge dans l'obscurité du sous-sol.

L'odeur change. Ce n'est plus le luxe du 7ème. C'est l'humidité. La terre. Le salpêtre. Et soudain, une agression chimique. Acide sulfurique. Argentique. Une odeur de morgue industrielle.

Il progresse dans un labyrinthe d'étagères. Des milliers de dossiers. Une bibliothèque souterraine de péchés. Il arrive devant une porte en chêne entrouverte. Un filet de lumière jaune.

Il pivote. Canon en avant.

La pièce est un laboratoire de développement. Des cordes à linge traversent l'espace. Des photos d'Iris et de Maël y pendent, trempées. Au centre, Iris est allongée sur une

table de massage en cuir noir. Une plume d'oie est posée sur sa carotide.

— Posez votre arme, Maël, ordonne la voix.

Maël lâche le Glock. Le métal percute le sol. Un son de défaite. Il s'approche. L'odeur d'acide lui pique les narines.

— Finissez la ligne, Maël, dit l'Auteur dans l'ombre. La plume est à vous.

Sur le bureau, des feuilles. L'encre est fraîche. Maël lit les dernières lignes : \*« Maël sentit le poids de son échec. Il saisit la plume de sa main gauche, et dans un geste d'une tendresse cruelle, il... »\*

— Ne le fais pas, murmure Iris.

Maël serre la plume. Il sent la colère monter, une vague noire. Il se penche sur Iris.

— Fais-moi confiance.

D'un geste brusque, il fracasse le magnétophone posé sur le guéridon. Les bandes s'emmêlent dans un cri strident. Obscurité. Il saisit Iris par la taille.

— On sort.

Ils courent entre les étagères. Un piège mécanique se déclenche dans un déclic infime. Une lame dissimulée entre deux dossiers de la BRB. Maël ne sent rien, d'abord. Juste un froid vif au flanc.

Ils atteignent le monte-charge. La grille métallique grince. Un cri de métal torturé. Dans la cabine étroite, Maël porte sa main à sa veste. Ses doigts reviennent poisseux. Noir dans la pénombre. Le sang imbibe le coton.

— Maël ?

La porte s'ouvre sur le hall majestueux. Il s'effondre sur le parquet. Un sillage rouge, indélébile, sur le bois précieux. Iris s'agenouille. Elle déchire son écharpe de soie pour compresser la plaie.

— Tu ne vas pas mourir, Maël.

Le téléphone fixe du concierge se met à sonner. Un son strident. Impérieux. Iris se lève. Elle traverse le hall en damier. Elle décroche.

— Incipit, murmure la voix de l'Auteur. Le vrai jeu commence. Écrivez-moi une suite qui me surprenne.

Iris regarde ses mains tachées de sang. La vulnérabilité s'évapore.

— Je vais faire mieux que ça, répond-elle d'une voix de glace. Je vais vous effacer de votre propre livre.

Elle raccroche. Elle revient vers Maël, le soulève avec une force nouvelle. Ils franchissent la porte cochère. La brume de la rue de Grenelle les enveloppe. Paris est une page blanche, froide et impitoyable.

Iris sourit dans le noir. Un sourire de scalpel.

La guerre de l'édition vient de commencer. Et elle sera sanglante.

# Chapitre 7

## Reliure de Chair

L'air est une mélasse d'ozone et de poussière de papier qui gratte la gorge. Le parquet gémit sous les pas de Maël, un cri de bois sec dans le silence claustrophobe du 7ème arrondissement. Iris ne bouge plus. Ses poumons brûlent. Chaque inspiration est une écharde.

Le salon est une cage de trois mètres sous plafond. Les moulures en staff, d'ordinaire si blanches, ont disparu sous des milliers de feuilles collées, superposées. Une seconde peau sur le plâtre. L'odeur de la colle de reliure, aigre, entêtante, lui soulève le cœur. C'est l'odeur de son métier. C'est l'odeur de son linceul.

Les mots rampent sur les murs. Ils veulent sa peau. Iris effleure la surface du bout des doigts. C'est du papier bouffant, grain ivoire, 80 grammes. Le luxe de l'édition française. Elle reconnaît la police de caractères : Garamond, taille 11. Son réglage préféré. Ses jambes flanchent. C'est son journal intime. Pas celui qu'elle écrit dans des carnets de cuir, mais celui qu'elle garde dans le coffre-fort de son crâne. Ses hontes, ses désirs pour les mains de Maël, sa peur de disparaître derrière les phrases des autres. Tout est là. Justifié. Noir sur blanc.

— Ne touche à rien.

La voix de Maël est un rasoir. Il est au centre de la pièce, les yeux scannant les angles. Il ne cherche pas le sens du texte, il cherche la faille technique. Il cherche l'œil. Le silence de l'appartement est trop parfait, un silence de studio d'enregistrement absorbé par les tonnes de cellulose.

— Là, murmure-t-il.

Dans la gueule d'un lion de bronze qui orne la cheminée, un point rouge luit. Une pupille de verre. Elle boit leurs mouvements. Maël ne l'écrase pas. Il sait qu'il y en a d'autres. Sa chemise en coton égyptien est plaquée contre son torse par une sueur froide. La tension est un courant électrique entre eux.

— C'est un script, dit Iris, sa voix comme un souffle de papier de verre. Il ne nous surveille pas seulement, Maël. Il nous dirige.

Elle désigne une section du mur près de la fenêtre donnant sur le flou gris de la rue de Bellechasse. Les pages décrivent la scène en temps réel : la position de Maël devant le marbre noir, la main d'Iris sur le papier, la terreur qui lui serre la carotide. Tout est écrit au présent. Le temps de l'exécution. Maël s'approche. Elle sent la fournaise de son corps contre le froid de la pièce. L'odeur de son sillage : tabac froid, cuir et cette pointe d'adrénaline métallique.

— Lis la suite, ordonne-t-il.

Iris baisse le regard vers la plinthe.

\*« Maël réduit la distance. Il voit la veine battre dans son cou. Un métronome de panique. Il sait qu'il doit la toucher. Le manuscrit l'exige. »\*

Maël jure entre ses dents. Il déteste être le jouet d'une mise en scène.

— Regarde le plafond, murmure-t-elle.

Le plafond est un damier de photos. Des clichés volés. Maël à la BRB. Iris dans son bain. Et le cadavre de l'éditeur trouvé la veille, sa gorge ouverte comme une reliure forcée. Sous l'image, une seule ligne court le long de la corniche : \*« L'échec de la mise en scène entraîne la clôture définitive du récit. »\*

Maël resserre son emprise sur la nuque d'Iris, son pouce écrasant doucement la carotide.

— Il attend qu'on craque, Iris.

— Il attend qu'on s'aime, Maël. Ou qu'on fasse semblant.

Le clac sec de la culasse retentit alors qu'il vérifie son arme, un bruit professionnel qui brise l'érotisme de l'instant. Il la lâche brusquement et se dirige vers la cuisine. Sur la table en chêne, une vieille Olympia noire. Dans le chariot, une feuille centrée : \*L'INVERSION DES RÔLES\*. Et tout en bas : \*« Pour que le sang coule, il faut que la plume se brise. Maël doit devenir l'encre. Iris doit devenir la main. »\*

Iris s'assoit. Les touches en bakélite sont froides comme des dents de mort. Elle tape un nom : \*M-A-Ë-L\*. Le chariot avance d'un clic sec. Dans le salon, une porte dissimulée sous le papier s'entrouvre. Un courant d'air glacé s'engouffre, sentant la cave et la pierre humide.

Ils s'avancent. Le papier sur les murs s'agite, un bruissement de milliers d'ailes de papillons morts. Les marches de l'escalier dérobé sont raides. À chaque pas, le passage se referme derrière eux. Le papier rampe sur le bois, scellant la sortie. Ils ne sont plus des visiteurs. Ils sont le texte.

— Tu entends ? demande Maël en s'arrêtant brusquement.

Sous le tac-tac d'une machine à écrire invisible, un battement. Sourd. Rythmique.

— Ce n'est pas de la mécanique, murmure Iris. C'est un cœur.

Ils débouchent dans un grand salon d'apparat au miroir sans tain. Derrière la vitre, une silhouette floue trempe une plume dans un encrier rouge. Maël bondit. Il dégaine. Le coup de feu percute le miroir sans briser le verre. La surface ondule. Le trou de balle commence à saigner, un filet épais qui rejoint le vin renversé au sol.

Une voix synthétique sort des corniches : \*« Fin de la partie 2. Le sang a été versé. »\*

Passage au Chapitre 8. »\*

La trappe du balcon cède. Ils sautent dans la brume de la rue du Bac, fuyant l'appartement qui s'autodétruit dans une combustion de secrets. Mais dans la poche d'Iris, une page est apparue. Elle la déplie sous un réverbère alors que Maël surveille les alentours.

\*« Maël travaille pour moi depuis le début. »\*

Iris s'arrête net sur le pavé mouillé. Elle regarde l'homme qui lui tourne le dos. Maël, son sauveur. Maël, le complice. Le vent de quatre heures du matin soulève ses cheveux. Le chapitre 7 se referme sur une certitude : l'encre de ce livre est faite de trahisons encore chaudes. Elle s'enfonce à sa suite dans le noir, vers les grilles du Luxembourg, là où le récit exige désormais son tribut de chair.

# Chapitre 8

## L'Épreuve de Force

L'obscurité dans le salon de la rue de Bellechasse n'était pas un vide. C'était une matière épaisse. Maël était assis au centre du parquet en point de Hongrie. Les lattes gémissaient sous son poids immobile. Un craquement sec. Un avertissement.

Il respirait à peine. L'air sentait la cire d'abeille et le vieux papier. Une odeur de bibliothèque aristocratique, rance et étouffante. Sous ses doigts, le velours d'un fauteuil Louis-Philippe. Il le serrait à s'en blanchir les phalanges. Il devait jouer. Le public était là. Quelque part dans les angles morts de la pièce.

Maël laissa sa tête basculer en arrière. Ses muscles, d'ordinaire gainés de fer, se mirent à tressauter. C'était un art. La simulation du manque. Il avait vu assez de toxicos en garde à vue pour en connaître la chorégraphie. La sueur commença à perler sur ses tempes. Froide. Réelle. Sa volonté forçait ses pores à s'ouvrir. Il émit un râle animal qui se perdit dans les trois mètres sous plafond. L'écho fut absorbé par les lourds rideaux en damas. Le silence du 7ème arrondissement est un linceul de luxe. On n'y entend pas les cris. On y étouffe les scandales.

Dans son oreille, une oreillette invisible grésillait.

— Il arrive, Maël, murmura la voix d'Iris. Angle mort. Escalier de service.

Maël ne répondit pas. Il se cambra. Un spasme violent secoua son torse. Il tomba du fauteuil. Le choc contre le bois dur fit vibrer ses côtes. Il rampa vers la cheminée en marbre noir, griffant le parquet, laissant une trace d'humidité derrière lui. Le rôle de sa vie.

Le verrou de la porte de service tourna. Une prouesse technique. Le métal glissa contre le métal sans un cri. Une odeur chirurgicale s'insinua dans la pièce. Alcool isopropylique. Cela tranchait avec le parfum de vieux monde de l'appartement. L'homme entra.

Il n'avait pas de visage. Juste une silhouette longue, vêtue de cachemire sombre, avançant sur des chaussons de feutre pour ne pas alerter les boiseries séculaires. Il tenait une seringue. Le liquide à l'intérieur brillait d'un éclat bleuté, artificiel. Maël se roula en boule. Il gémissait des matricules de la BRB. La « caution bitume » était brisée. Il offrait au prédateur ce qu'il voulait voir : une proie en décomposition.

L'intrus s'approcha. Son sillage sentait l'ozone. Comme un orage qui ne finit jamais d'éclater. Il se pencha.

C'est à cet instant que le temps se dilata.

La main de Maël, agitée de tremblements, se referma sur la cheville de l'homme. Un étau. L'os craqua, un bruit sec de branche morte. L'intrus ne cria pas. Un pro. Maël pivota sur ses hanches avec la précision d'un rouage d'horlogerie. Il utilisa le poids de l'adversaire pour le projeter au sol. Le corps percuta la table basse en acajou dans un fracas mat. Maël était déjà sur lui, son genou enfoncé dans le plexus de l'autre.

Maël frappa. Deux coups secs, chirurgicaux, qui brisèrent le nez puis la mâchoire dans un même craquement de porcelaine. Le sang gicla, chaud, sur ses phalanges.

— Qui t'envoie ? demanda Maël.

Sa voix était un souffle de prédateur. L'homme ne répondait pas. Il tentait de se dégager, mais Maël connaissait chaque levier anatomique. Il lui brisa l'index gauche pour le principe. Un avertissement tactile.

— L’Auteur, articula l’homme dans un sifflement. Il... il corrige les fautes.

Maël empoigna le col de l’agresseur et le souleva dans la lumière blafarde qui filtrait à travers les persiennes. L’homme portait un masque chirurgical d’un blanc immaculé. Sur le front du masque, quelqu’un avait écrit. Les lettres n’étaient pas tracées à l’encre. Elles étaient découpées dans la fibre au scalpel.

\*IRIS.\*

Maël arracha le masque. Le visage dessous était d’une banalité effrayante. Mais ce n’était pas cela qui glaça son sang. Les bords des incisions sur le front de l’homme étaient d’un rose nacré, signe d’une lame si tranchante que les tissus n’avaient pas encore eu le temps de s’enflammer. Le nom d’Iris y était gravé à même la chair.

— Iris, sors de là ! murmura-t-il dans son oreillette. Tout de suite !

Pas de réponse. Juste un souffle saccadé. Elle avait vu. Elle était le témoin de sa propre exécution scripturale.

Maël sentit un froid polaire envahir ses membres. Il plongea sa main dans la poche de son veston. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de métallique. Un scalpel. Il ne l’avait pas mis là. Quelqu’un s’était glissé assez près de lui pour le glisser dans sa poche pendant la lutte. Ou avant. La paranoïa monta comme une marée acide. Chaque grincement du bâtiment devint un message codé.

Il se précipita vers la sortie, traversant l’appartement où les miroirs aux cadres dorés lui renvoyaient l’image d’un homme traqué. Il atteignit l’escalier en colimaçon. L’air y était rare. Une suffocation élégante. Il descendit les marches quatre à quatre, la main sur la rampe en fer forgé qui lui brûlait la paume.

Arrivé dans le hall, l'odeur de l'encre fraîche le frappa de plein fouet. Sur le marbre blanc du guéridon d'entrée posait une page isolée. Maël s'arrêta. Son cœur battait contre ses côtes comme un oiseau en cage. Il prit la feuille. L'encre était encore humide. Elle tacha ses doigts d'un bleu sombre, presque noir. Le sang des écrivains.

Le texte était court :

\*« La proie croit s'enfuir. Elle ne fait que courir vers la marge. Maël ne sait pas encore que le masque qu'il a arraché était le sien. »\*

Maël releva la tête. Dans le miroir du hall, son reflet lui parut étranger. Ses traits étaient flous, comme effacés par une gomme invisible. Il sortit dans la rue. Le 7ème arrondissement était désert. Une brume épaisse montait de la Seine, envahissant les rues comme une vapeur de colle de reliure. Les réverbères jaunes découpaient des ombres au scalpel sur les façades haussmanniennes.

Il était seul. Seul avec un scalpel dans sa poche et le nom d'Iris gravé dans sa mémoire. Le compte à rebours avait commencé. La fiction avait dévoré la réalité. Et Maël sentait, avec une certitude viscérale, que l'Auteur venait de tourner la page.

Le chapitre 9 commençait maintenant. Il sentait l'odeur du sang mêlée à celle du papier neuf.

# Chapitre 9

## Paragraphe Intime

L'obscurité sous le Jardin du Luxembourg n'est pas noire. Elle est sépia. Une épaisseur de poussière et de siècles. Ici, les racines des marronniers transpercent le calcaire comme des doigts de noyés. L'air est saturé. Une odeur de terre mouillée, de salpêtre et de vieux papier. C'est la crypte des oubliés. Un angle mort de Paris.

Maël est une ombre massive. Il respire contre la nuque d'Iris. Un souffle court. Régulier. Un métronome de prédateur au repos. Iris frissonne. Le froid de la pierre remonte dans ses chevilles. Elle porte encore son manteau de laine, mais il est ouvert. En dessous, la soie de sa robe glisse contre ses hanches. Un bruit de froissement. Comme une page que l'on tourne dans une bibliothèque vide.

— On est en sécurité ? chuchote-t-elle.

Sa voix se brise. Elle déteste cette fêlure. C'est une ponctuation inutile. Maël ne répond pas tout de suite. Il écoute. Il scanne le silence. Pour lui, le silence est un dossier à instruire. Il cherche le craquement d'une semelle sur le gravier, le bourdonnement d'un micro, le signal d'une onde. Rien. Juste le goutte-à-goutte d'une infiltration d'eau, loin dans les galeries.

— Pour l'instant, dit-il.

Sa voix est un râle de gravier. Il pose ses mains sur les épaules d'Iris. Le cuir de ses gants est froid. Une sensation de métal. Il les retire. Lentement. Un geste de déshabillage rituel. Ses mains nues sont brûlantes. Elles marquent la peau d'Iris comme un sceau de cire rouge sur une enveloppe confidentielle.

Il la retourne. Leurs regards s'entrechoquent. Dans la pénombre, les yeux de Maël sont des fentes de mercure. Il n'y a pas de tendresse. Il y a un besoin de certitude. Dans ce monde de faux-semblants, dans ce manuscrit qui les dévore, seul le corps ne ment pas. La chair est le seul texte qu'on ne peut pas raturer.

Iris l'attire à elle. Elle veut s'effacer. Disparaître dans sa stature. Elle est une ghostwriter de métier ; elle sait comment devenir quelqu'un d'autre. Elle veut devenir Maël. Elle veut son calme. Sa violence contenue. Son absence de doutes. Elle déboutonne sa chemise à lui. Un bouton. Deux. Le coton égyptien est lourd. Impeccable. Maël sent le savon de Marseille et la poudre à canon. Une odeur de propre et de fin du monde.

Il la plaque contre le mur de pierre. Le contact est un choc. Le froid du calcaire dans son dos, la chaleur de Maël sur sa poitrine. Un étau. Iris gémit. C'est un son qu'elle ne reconnaît pas. Un son qu'elle n'a pas écrit.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Elle obéit. Elle lit dans ses yeux la peur qu'il refuse d'avouer. Ils sont les personnages principaux d'une tragédie. L'Auteur les regarde. Ils le sentent. Chaque geste qu'ils font semble avoir été calligraphié à l'avance. Leurs lèvres se joignent. C'est une collision. Un goût de café froid et de survie. Maël l'embrasse avec une faim chirurgicale. Il explore sa bouche comme s'il cherchait un indice, une preuve de sa loyauté. Iris répond avec une urgence de condamnée.

Elle glisse ses mains sous la chemise de Maël. Elle remonte le long de ses côtes. Elle sent les cicatrices. Des reliefs. Des histoires anciennes gravées dans le derme. Elle les connaît par cœur, sans les avoir lues. Ici, une balle de 9mm. Là, un coup de lame mal paré. Son corps est un palimpseste de douleurs.

Soudain, le bout de son index heurte quelque chose. Une irrégularité. Ce n'est pas une cicatrice. Les cicatrices sont fibreuses, rugueuses. C'est autre chose. Un petit rectangle dur. Sous la peau. À peine deux millimètres. Un grain de riz de métal et de silicone niché sous l'omoplate gauche.

Le sang d'Iris se fige. Le plaisir s'évapore. Une décharge électrique traverse sa colonne vertébrale. Elle s'arrête net. Son souffle se bloque dans sa gorge. Elle appuie doucement avec la pulpe de son pouce. L'objet bouge légèrement sous le derme. Il est mobile. Il est implanté là où Maël ne peut pas l'atteindre. Dans l'angle mort de son propre corps.

Une puce. Une balise.

La nausée monte. Iris regarde le plafond de la crypte. Les pierres semblent se rapprocher. L'air devient rare. Ils ne sont pas seuls. L'Auteur n'a pas besoin de caméras s'il a un traceur sous la peau de son protagoniste.

Elle regarde Maël. Il vient de rouvrir les yeux. Il voit le changement. Le calme léthal revient.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sa voix est un souffle de glace. Iris ne parle pas. Elle guide la main de l'homme vers son propre dos. Elle veut qu'il sente. Elle veut qu'il comprenne qu'il est une épreuve corrigée. Une marionnette dont on suit le déplacement sur une carte numérique.

Maël se redresse brusquement. La chemise tombe. La lumière jaune d'une lampe de poche sculpte ses muscles en reliefs violents. Il palpe l'intrus. Son visage se décompose. L'homme qui vit par la surveillance a été surveillé. Le prédateur est pucé comme un chien errant.

— Tire-la, ordonne-t-il.

Il ramasse son couteau de poche. Lame noire mat. Il le lui tend par le manche.

— Coupe, Iris. Fais l'édition. Supprime ce paragraphe.

Iris prend l'arme. Le métal est lourd. Gelé. Elle pose la pointe sur la chair. Contraste brutal : la fièvre du muscle contre le froid de l'acier. Elle appuie. Le sang jaillit. Un rouge sombre, presque noir dans cette lumière de sépulcre. Maël ne bronche pas. Il contracte la mâchoire. Ses dents grincent.

Iris fouille la plaie avec la pointe. C'est visqueux. Ça glisse. Elle doit y aller avec les doigts. Elle plonge son index dans l'incision. Elle sent la vie de Maël, chaude et pulsante, autour de ses phalanges. Elle pince le petit rectangle. Elle tire.

Un bruit de succion écœurant.

La puce sort, maculée de rouge. Elle brille d'une lueur verte, intermittente. Un battement de cœur électronique. Le regard de l'Auteur, là, dans la paume de sa main.

Maël s'effondre en avant. Il respire bruyamment. Le sang coule le long de son dos, tachant le coton blanc de sa chemise. On dirait une aile brisée. Il se saisit de la puce, la pose sur une pierre et la broie avec la crosse de son Glock. Le craquement de plastique est définitif.

En ramassant son sac, Iris voit un morceau de papier. Il n'était pas là dix minutes plus tôt. Un papier bouffant, de haute qualité. Elle le déplie. Une seule phrase dactylographiée :

\*« Le chapitre 9 se termine toujours par une ablation. Merci pour la relecture, Iris. »\*

Le sol se dérobe. L'Auteur avait fini le chapitre avant même qu'ils n'entrent.

— On part, dit Maël.

Il se lève, ignorant la douleur. Il remet sa chemise sans la boutonner. Il redevient une machine. Une machine piratée.

— On ne sort pas par où on est entrés.

Il l'entraîne dans le noir. Vers les profondeurs. Vers les pages suivantes qu'ils n'ont pas encore tournées. Derrière eux, sur la pierre ensanglantée, la puce broyée ressemble à un point final. L'odeur de l'encre flotte dans l'air humide, plus forte que le salpêtre. L'odeur d'un livre qu'on vient d'ouvrir.

Un livre qui sent le cadavre.

# Chapitre 10

## La Main de l'Ombre

La nuit tombe, lourde, sur la rue de l'Université. Trois mètres cinquante sous les moulures, l'air manque. Iris est penchée sur son bureau en acajou. Le bois sombre boit la lumière de la lampe. Devant elle, le manuscrit. Cinq cents pages de papier bouffant. Un grain charnel.

L'odeur est entêtante. Encre grasse. Colle de reliure fraîche. Un parfum de vieux cuir mêlé à la sueur froide d'Iris. Ses doigts tremblent. Contact avec la lettrine. Le relief est une anomalie.

Maël est là, dans l'ombre de la bibliothèque. Elle sent sa présence. Chaleur sourde. Odeur de cuir, tabac froid, vigilance de prédateur. Il surveille la porte. Il surveille l'angle mort.

Iris ajuste son compte-fils. L'instrument en laiton poli pèse sur la page 112. Les fibres du papier apparaissent. Gigantesques. Monstrueuses.

— Qu'est-ce que tu cherches ? murmure Maël.

Sa voix est un râle. Un frottement de papier de verre. Iris ne lève pas les yeux.

— Les ligatures. Son souffle est court. Rythme de panique.

— Les quoi ?

— Les lettres qui se touchent. Le « f » et le « i ». Ici, c'est une architecture.

Elle déplace la lentille. Millimètre par millimètre. La sueur meurt sur son col en coton égyptien. Le froid du métal mord la pulpe de ses doigts.

— Regarde le crénage, Maël. L'espace entre les lettres dévie d'un dixième de point.

Maël s'approche. Courant d'air chaud dans sa nuque. Ses mains larges se posent sur le bord du bureau. Les articulations blanchissent.

— Je ne vois que des mots, Iris. Des mots qui nous condamnent.

— Non. C'est une fréquence de données. Ce n'est pas un homme qui a écrit ça.

Elle se lève. Sa chaise racle le plancher. Un cri aigu dans le silence de la rive gauche. Elle tape nerveusement sur son clavier. Le cliquetis des touches est une mitrailleuse. Des lignes de code défilent sur l'écran, se reflétant dans ses pupilles dilatées.

— J'ai passé dix ans à réécrire les autres. Je connais l'hésitation d'une virgule. Ici, il n'y a aucune fatigue. C'est trop pur.

Maël fixe l'écran. Sa mâchoire est un bloc de granit.

— Un algorithme prédictif, Maël. Nourri à la source. Les archives de la Préfecture, les manuscrits refusés, les emails interceptés. Il ne crée rien. Il déduit.

Elle fait défiler le chapitre 4. La mort d'un homme dans un parking.

— C'est ton dossier de 1994. Mais le nom a changé. C'est le tien, Maël. Et la date... c'est demain.

Maël blêmit. Ses poings se verrouillent. Il sent le poids de son arme. Une présence

métallique. Inutile. On ne tire pas sur un calcul de probabilités.

— On doit aller rue Bonaparte, souffle-t-elle. Là où le serveur est caché. Sous les boiseries.

Ils sortent. La porte cochère claque sur le froid de la nuit parisienne. La brume rampe sur le trottoir. Les réverbères jettent des cercles de lumière jaune. Des projecteurs sur une scène de théâtre.

Rue Bonaparte. Numéro 36. Un tombeau de chêne sombre. Maël plaque un boîtier contre la serrure électronique. Déclat hydraulique. L'obscurité les avale.

L'odeur change. Cuir ancien, colle à chaud, ozone. Le hall est une cathédrale de papier. Des piles de manuscrits s'élèvent jusqu'au plafond. Le parquet gémit. Maël sort sa lampe torche. Le faisceau découpe les ombres au scalpel.

Ils descendent l'escalier en colimaçon. Un tour. Deux tours. L'air s'épaissit. Une vibration sourde monte du sol. Une ruche électrique.

Au centre de la cave voûtée, une cage de verre et d'acier. Des serveurs pulsent. Une presse d'imprimerie du XIXe siècle trône au milieu, entretenue comme une arme de précision. Une page vient de sortir. Fraîche.

Iris s'approche. L'odeur de l'encre est fétide. Métallique. Elle lit les premiers mots. Sa respiration se bloque.

\*« Ils descendent l'escalier. Maël tient son arme, mais le plomb ne sert à rien contre le silicium. Iris comprend enfin. La vérité est dans l'espacement. »\*

— C'est en train de s'écrire, Maël. Maintenant.

Le bras mécanique du presseur bouge. Un nouveau mot apparaît. Lettre après lettre.  
Sans main humaine.

\*« Comprendre. »\*

Iris examine les conduits qui alimentent la presse. Ils viennent des murs. Derrière les rayons, les vieux manuscrits sont broyés. Dissous. La machine extrait le pigment des mots pour écrire les leurs.

— Elle nous consomme, murmure-t-elle.

— Je vais foutre le feu à cet endroit, grogne Maël.

— Non ! Regarde la page !

\*« Maël sort son briquet. L'oxygène est aspiré en 40 secondes. Ils meurent dans une étreinte désespérée. Fin du chapitre 10. »\*

Maël range son Zippo. Ses yeux d'acier croisent ceux d'Iris. Une sueur froide perle sur son front.

— On ne l'arrête pas, dit Iris. On la réécrit.

Elle se précipite sur le clavier de commande en bakélite. Ses doigts frémissent.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je change la ponctuation. Je transforme la prophétie en question. L'algorithme déteste le doute.

Elle frappe les touches. Virgules erratiques. Points d'interrogation. Le ronronnement

des serveurs vire au gémissement aigu. Les diodes virent au rouge violent. Sur la page, l'encre se brouille. Les lettres dansent. La presse s'emballe. Un marteau-piqueur de métal.

— Iris, le sol vibre !

Le parquet se fend. Une odeur de brûlé et de vieux parchemin sature l'air. Maël l'arrache au clavier. Une étincelle géante jaillit de la console. Jet de vapeur.

Ils courent vers l'escalier. Les rayonnages basculent dans un fracas de fin du monde. Des milliers de livres s'écrasent, libérant des nuages de poussière séculaire.

Ils défoncent la porte de chêne. Le trottoir de la rue Bonaparte les accueille. Air frais. Iris crache une poussière grise. Maël a une traînée de sang sur la joue. La discrétion est morte. Elle n'est plus qu'une tache d'encre sur un script déjà écrit.

Son téléphone vibre. Écran intact.

\*« Épilogue : L'incertitude est la plus belle des intrigues. La suite s'écrira sur votre peau. »\*

Iris relève sa manche. Sur son avant-bras, des lettres rouges apparaissent. Cicatrices fraîches. Un nom. Un lieu.

\*Maël. Place de la Concorde. 06:15.\*

— On a cinq minutes pour changer le titre du prochain chapitre, dit Maël.

06:14. Place de la Concorde. Un désert de pavés. L'Obélisque projette une ombre de scalpel. Le vent siffle. Maël marche devant. Épaules verrouillées. Sur le bras d'Iris, les lettres s'ancrent. \*M-A-Ë-L\*. Garamond. Corps 12. Italique. La peau brûle.

Une forme apparaît dans l'ombre du monolithe. Manteau de cachemire gris. Visage flou. Effet de moirage. L'Auteur.

Maël lève son Glock.

— Ne tire pas ! hurle Iris. C'est le trope qu'il attend. Le conflit valide le script.

Maël serre la crosse. Ses phalanges blanchissent. Il lutte contre sa propre nature. Le socle de l'Obélisque devient un écran de pierre. Le code binaire mute en prose.

\*« La main de l'ombre signa le pacte avec le sang du protecteur. »\*

— Il veut que tu me tues, Maël. C'est l'épilogue.

L'Auteur lève un porte-plume en bakélite. La plume Sergent-Major brille.

— La révision est terminée, résonne une pensée dans leurs crânes.

Maël appuie sur la détente. Son de papier déchiré. L'Obélisque se fend comme du carton. Des milliers de feuilles s'en échappent. Un blizzard d'archives. Iris tombe à genoux. L'encre de son bras coule sur le sol. Elle rejoint les données sous les pavés.

Maël la plaque contre lui. Sa poigne de fer. Sa chaleur le brûle.

— On ne finit pas ici. On change le script.

Il lâche son arme. Elle s'évapore. Il entrelace ses doigts aux siens. Une intrusion de chair dans un monde de code. L'algorithme sature. Les pixels se déchirent. Les feuilles de papier prennent feu. Flamme bleue. Froides.

La Place de la Concorde tremble. Les hôtels de luxe s'effritent. Derrière les murs, le néant noir.

— On sort du livre, murmure Maël.

Ils sautent dans le vide, là où l'ombre est la plus dense. La douleur disparaît. Plus de chapitres. Plus de marges.

06:16. Le soleil se lève sur un Paris vide.

Iris est sur le bitume du quai Voltaire. Ses genoux saignent. La douleur est réelle. Maël bascule à côté d'elle. Souffle de moteur noyé. Elle regarde son bras. Peau vierge.

— On est où ?

— Dans la réalité, répond Maël. Celle qui saigne.

Il jette son téléphone dans la Seine. Un plouf insignifiant. Il passe son bras autour de ses épaules. Ils avancent sur le pont. Le soleil tape sur les toits de zinc.

Dans sa poche, Iris sent un morceau de papier. Une épreuve sauvée des flammes. Une seule ligne.

\*« L'histoire ne s'arrête jamais. Elle change juste de main. »\*

Elle froisse la feuille. La jette dans le vent. Elle tourbillonne au-dessus de l'eau, blanche, inutile.

06:45. Le premier chapitre commence. La page est vide.

# Chapitre 11

## Effacement de Soi

L'ombre s'étire sur le parquet. Une griffe noire.

Iris ne bouge plus. Ses doigts effleurent le papier bouffant. Le grain est épais. Sous sa pulpe, la fibre tressaille. L'encre noire s'estompe. Elle ne sèche pas. Elle se rétracte. Un reflux. La marée qui quitte la plage. Les mots « Iris s'avança vers le miroir » ne sont plus qu'un gris spectral. Puis, le blanc. Un vide qui hurle.

L'odeur de la colle de reliure monte à ses narines. Acide. Entêtante. Iris sent son pouls dans le bout de ses doigts. Le manuscrit se suicide.

— Maël.

Sa voix est un souffle de papier froissé. Derrière elle, le silence de l'appartement est une chape de plomb. Les moulures se resserrent. Le plafond pèse.

Un craquement. Le parquet gémit sous une botte lourde. Maël est là. Son sillage le précède : tabac froid, cuir tanné, une note métallique. L'odeur du flingue huilé.

— Regarde, murmure-t-elle.

Il se penche. Son épaule frôle la sienne. La chaleur de son corps traverse la soie de sa chemise. Un contraste violent avec le froid de la pièce. Maël pose sa main sur la table. Ses phalanges sont marquées, cicatrisées. Une main de cogneur.

— Ça s'efface, constate-t-il.

Sa voix est basse. Chirurgicale. Il analyse. Ses yeux balaiant la page. La ligne suivante disparaît. « Maël comprit que le temps manquait. » Atomisée.

— Ce n'est pas de l'encre, dit Iris. Le papier absorbe le récit. Comme s'il reprenait sa parole.

Maël attrape le téléphone. Un vieux Nokia 8800. Acier poli. Lourd. L'écran monochrome affiche un message crypté avant de se muer en français : « Fin de chapitre. Les épreuves sont brûlées. »

— Ce n'est pas une métaphore, grogne Maël. S'ils effacent le texte, ils nous effacent nous. On est devenus des erreurs de frappe.

Il attrape Iris par le coude. Sa poigne est ferme. Iris sent la rugosité de sa peau. Elle se sent liquide. Sa propre chair devient transparente sous la lumière des appliques.

— On va où ?

— À la source. Là où l'encre est née.

Paris, 3 heures du matin. La rive gauche est un cimetière de pierres de taille. La brume rampe sur le quai Voltaire. Les lampadaires jettent de l'or sale sur le bitume mouillé. Maël conduit avec une précision de métronome. Il évite les grands axes. Il connaît les angles morts.

Iris regarde ses mains. Dans la lumière jaune des tunnels, sa peau semble de porcelaine.

— Pourquoi retourner à la BRB ? Tu as été viré, Maël.

— Ils ne me verront pas. Ils regardent tous le même écran. Celui que l'Auteur a programmé pour eux.

Le bâtiment de la BRB se dresse comme un monolithe de briques. L'odeur change. Café brûlé, linoléum frotté à l'eau de Javel, sueur froide. Maël gare la voiture dans une ruelle.

— Reste ici. Si je ne sors pas dans dix minutes, tu cours vers les Tuileries. Ne t'arrête pas.

Il s'engouffre dans l'ombre. Iris reste seule. Elle ouvre le manuscrit sur ses genoux. Le chapitre 11 est presque blanc. Elle sort un stylo plume. Elle veut ancrer leur existence dans la fibre. L'encre coule. Une goutte tombe. Elle s'étale en une tache ronde. Puis, la tache bouge. Elle fuit vers le bord de la page. Elle refuse le contact.

À l'intérieur, Maël progresse. Le sol grince. Un bruit de bois sec qui casse. L'air est saturé d'électricité statique. Les serveurs ronronnent derrière les parois de verre. Un bruit de ruche. Des millions de données aspirées. Traitées. Transformées en chapitres.

Il arrive devant le bureau de Vidal. La porte est entrouverte. Une lumière bleutée s'en échappe. Maël glisse un œil. Son ancien supérieur est assis, immobile. Sa peau pend sur ses pommettes. Ses yeux sont fixés sur son moniteur. Il ne tape pas. Ses mains sont à plat. Mais sur l'écran, le texte défile à une vitesse inhumaine.

Maël entre, arme au poing.

— Vidal.

Le vieil homme ne tourne pas la tête. Ses yeux sont vitreux. Une larme de sang coule de son canal lacrymal.

— Tu es en retard, Maël. Le chapitre 11 est en cours de validation.

— Qui écrit, Vidal ?

— Personne. Tout le monde. C'est le flux. Elle n'a plus besoin de nous pour savoir qui est coupable. Elle l'écrit. Et ça devient vrai. Regarde tes mains, Maël.

Maël baisse les yeux. Sous la lumière bleue, ses contours sont flous. Le grain de sa

peau se dissout. L'effacement a commencé.

— Le serveur est au sous-sol, chuchote Vidal. Mais le script prévoit ton arrestation dans trois minutes.

Un signal retentit. Strident. Maël fait demi-tour. Il court. Ses bottes martèlent le parquet. Il doit atteindre Iris.

Dehors, une silhouette s'approche de la voiture. Un pardessus en cachemire noir. Un sillage de parfum de luxe. L'Auteur. L'inconnu s'arrête devant la vitre. Il ne regarde pas Iris. Il regarde le manuscrit. Il lève une main gantée et toque contre le verre. Le son est sec. Un coup de scalpel.

Maël surgit de la porte de service. Il voit l'homme. Il lève son arme. Ses doigts glissent sur la détente. Ils sont devenus trop mous. Trop transparents.

Le métal frappe le bitume. Un bruit mat. Définitif. Maël regarde son arme, mais elle appartient déjà à un autre monde. Sa chair s'évapore. L'inconnu dessine un cercle sur la vitre. La buée ne se forme pas.

— L'encre est une substance jalouse, murmure l'Auteur. Elle ne tolère pas les intermédiaires.

Iris serre le manuscrit contre sa poitrine. Le papier est brûlant. Il pulse. Dehors, Maël s'effondre sur un genou. Il devient une esquisse. Un brouillon oublié. L'Auteur s'approche de lui. Ses chaussures ne font aucun bruit.

— Vous n'êtes plus qu'une virgule mal placée, Maël.

L'homme lève le pied et l'écrase sur la main transparente de Maël. Maël ne hurle pas. Il n'y a plus assez de matière pour la douleur. Iris explose la vitre avec l'extincteur sous son siège. Un rideau de diamants vole. Elle saute hors de la voiture. La réalité

tangue. Elle sent le sol se déchirer comme du carton mouillé.

— Arrêtez ! Je réécrirai tout !

L’Auteur range sa plume. Son sillage de santal brûlé l’enveloppe. Un parfum de tombeau.

— Vous ne comprenez pas. Vous êtes l’encre. Et l'encre doit couler.

Maël, dans un dernier sursaut, plaque l’homme au sol. L’impact est étrange. Pas de choc d’os. Maël traverse le corps comme de l’eau glacée. Iris voit un téléphone dans la poche du pardessus. L’écran brille d’un vert démodé.

\*DELETE\_Maël\_011.exe\*

Elle plonge. Elle arrache l'appareil. L’Auteur lui broie le poignet. Le contact est un choc électrique. Elle voit des milliers de visages effacés. Des ghostwriters morts. Elle écrase le téléphone sous son talon.

Un cri déchire l’air. Un larsen insupportable. L’Auteur se fige. Son visage se fragmente. Des pixels de peau s'envolent.

— Ce n'est... que... la... préface...

Le pardessus s'effondre, vide. L'ozone remplace le parfum. Maël revient à lui. Ses contours se stabilisent. La chair reprend ses droits. La blessure à sa gorge saigne enfin. Du vrai sang. Vital.

— Iris... murmure-t-il.

Elle l'aide à monter dans la voiture. Elle écrase l'accélérateur. Dans le rétroviseur, elle voit le manuscrit sur le siège arrière. Le titre a changé. Un seul mot, écrit en lettres de sang séché :

\*CORRECTIONS\*.

Elle regarde ses mains sur le volant. Les lettres qu'elle a vues ramper sur sa peau sont entrées dans ses veines. Sous son poignet, une ligne de texte noire bat au rythme de son cœur. Elle ne peut pas encore la lire. Mais l'encre coule dans son sang.

— Il n'est pas mort, n'est-ce pas ? demande Maël.

— On ne tue pas un script, Maël.

Elle s'arrête devant un vieil immeuble du 6ème arrondissement. Une porte cochère massive. L'ombre les attend déjà. Iris essuie une larme sur sa joue. Elle est noire. Épaisse.

— Maël, réveille-toi. Le chapitre 12 commence.

Elle sent la première phrase s'écrire directement sur son cœur. La douleur est parfaite. Le texte a enfin trouvé son corps. Elle descend de voiture, le manuscrit sous le bras, prête à se laisser lire.

# Chapitre 12

## Chantage à la Ligne

L'écran tailladait l'ombre. Une lumière bleue, électrique. Trois mètres sous plafond, les moulures semblaient s'abaisser pour écraser les corps. Le parquet grinça. Un gémissement de bois sec sous le poids de Maël.

Il était là, dans l'angle mort. Une ombre parmi les ombres de ce 7ème arrondissement indifférent. L'odeur du tabac froid se mêlait à celle, plus acide, de l'encre fraîche. Iris sentait la sueur perler entre ses omoplates. Le coton de sa chemise collait. Une seconde peau, moite.

Sur l'écran, l'interface crachait sa violence grise.

\*00:59:42.\*

Le sondage interactive affichait les préférences des voyeurs.

- \*Option A : La Garrotte. (Silence, rupture des cervicales).\* — 42%.
- \*Option B : Le Snipe à bout portant. (Désordre, onde de choc).\* — 38%.
- \*Option C : L'Overdose mise en scène. (Lenteur, doute).\* — 20%.

Les barres de progression s'étiraient comme des lames.

« Ils votent pour la garrotte », murmura Iris.

Sa voix heurta le silence. Les murs, tapissés de reliures anciennes en cuir de Russie, absorbaient le son. Le papier bouffant des livres étouffait l'angoisse. Maël ne répondit pas. Il vérifiait son arme. Le clic métallique du chargeur. Un bruit sec. Un son de flic. Un son de mort. Il s'approcha de la fenêtre, écartant le rideau d'un millimètre. La rue

de l'Université était vide. Trop vide.

« Écris, Iris », ordonna-t-il.

Sa voix était un bloc de granit. Mais elle vit le tressaillement de sa mâchoire. Serrée à en briser les dents.

« Je ne peux pas. Mon cerveau est vide. »

« Remplis-le. Mens-leur. Un truc sale. De quoi les occuper. »

Iris posa ses mains sur le clavier. Le froid des touches contre la chaleur de sa pulpe. Elle devait devenir l'Auteur. Sentir cette malveillance qui transformait la vie en encre. Elle ouvrit l'interface de réécriture. Le curseur clignotait. Un battement de cœur électronique.

Elle tapa : \*La mort est une ponctuation mal placée.\*

Elle l'effaça. Trop précieux. Elle avait besoin de sang. Elle devait détourner ces chiens.

« Si je change la fin, l'algorithme va l'intégrer. Mais il me faut un appât. »

Maël se tourna. Ses yeux étaient des trous noirs. Ils absorbaient toute la lumière du salon.

« Donne-leur un secret. Un truc qu'ils préféreront regarder plutôt que mon exécution.

»

Iris inspira l'odeur du vieux papier. La bibliothèque de cet éditeur mort respirait la fin d'un monde. Ses doigts commencèrent à danser. Chirurgicaux.

\*Chapitre 12 (Révisé) : Le Prix du Silence.\*

\*Maël ne sentit pas le fil d'acier. Il sentit d'abord le parfum. Un sillage de tubéreuse et de cendres. Le souvenir d'une femme qu'il pensait avoir enterrée sous le béton d'un parking.\*

Elle s'arrêta. Regarda le compteur.

\*00:45:12.\*

La barre de la "Garrotte" descendait. La curiosité mordait.

\*Il ne se retourna pas. Il savait que le canon était pressé contre la cinquième vertèbre. Un point de pression glacé. Mais la voix qui murmura n'était pas celle d'un tueur. C'était celle de la trahison.\*

Iris n'était plus dans le salon. Elle était dans le texte. Elle sentait le métal sur sa propre nuque. Sa respiration devint erratique.

« Iris. Reste avec moi. »

Maël lui saisit le poignet. Ses doigts étaient des étaux. La chaleur de sa peau brûlait son angoisse.

« Tu pars trop loin. Reviens. »

« Ils mordent, Maël. Regarde. »

Le site affichait : \*MISE À JOUR EN DIRECT.\* Les commentaires défilaient. La barre de l'Option D — \*La Révélation\* — explosait. 45%.

Iris tapait. Des phrases courtes. Des coups de poignard. Elle utilisait le décor Haussmannien comme une arme. Les parquets qui grincent devenaient des déclencheurs de mines. Les moulures cachaient des micros. Elle créait une paranoïa

partagée.

« Tu nous transformes en appâts », nota Maël.

« C'est le seul moyen de gagner du temps. »

Elle sentit un frisson. Pas celui de l'Auteur. Quelque chose de physique. Elle leva les yeux vers les corniches. Là, dans l'ombre d'une rosace. Un point rouge. Une pupille de rubis. Une caméra.

Le Nokia 3310 posé sur la table vibra. Un message s'afficha.

\*Joli style, Iris. Mais la grammaire manque de sang. Continuez. J'aime quand les personnages se débattent dans la colle de la reliure.\*

Iris lâcha le clavier.

« Il nous regarde. En temps réel. »

Maël dégaina. Le canon du Glock pointé vers la corniche.

« Ne tire pas ! S'il perd le signal, il lance la fin. »

Maël abaissa l'arme. Son corps était une corde tendue. Il s'approcha d'Iris. Elle sentait son souffle. Menthe et adrénaline.

« Dis-moi ce qu'il veut, Iris. Tu écris comme lui. »

Iris regarda ses mains. Tachées d'encre noire. On aurait dit du sang séché.

« Il veut qu'on se brise. Que la fiction soit plus réelle que nos vies. »

Elle se tourna vers l'écran. Les lecteurs s'impatientaient. Ils voulaient du sale.

\*Maël glissa sa main sous la table. Non pas pour saisir son arme, mais pour toucher le dossier caché dans la doublure du cuir. Le dossier qui contenait le nom de l'Auteur avant qu'il ne devienne Dieu.\*

« Iris, il n'y a pas de dossier », dit Maël, menaçant.

« Il y en a un maintenant. »

Soudain, le plafonnier vacilla. Une lumière jaune. Le parquet du couloir grinça. Un pas lourd. Délibéré. Maël se posta contre la porte, le doigt sur la détente. Son visage était un masque de marbre.

« Quelqu'un est dans l'entrée », souffla-t-il.

Iris fixait le compteur. \*00:30:00.\*

Un glissement. Quelque chose passa sous la porte. Une enveloppe blanche.

Maël attendit. Dix secondes. Vingt. Avec sa chaussure, il ramena l'enveloppe. Il l'ouvrit d'un geste sec. À l'intérieur, une page arrachée. Une épreuve d'imprimerie. Iris la saisit. C'était son texte. Mot pour mot. Jusqu'à la phrase sur le dossier. Mais il y avait une suite qu'elle n'avait pas encore tapée.

\*Maël ouvrit l'enveloppe. Il ne savait pas que le papier était imprégné de ricine. Le poison traversait déjà les pores de ses doigts. Le compte à rebours n'était pas sur l'écran. Il était dans ses veines.\*

Iris regarda les mains de Maël.

La brûlure monta sous ses ongles. Ses veines viraient au noir.

« Lâche ça ! »

Maël projeta la page loin de lui. Trop tard. La peau de sa paume rougissait. Une sensation de brûlure. Viscérale. L'Auteur reprenait la main. La fiction mordait la réalité.

Iris se jeta sur son clavier. Elle devait écrire un antidote narratif.

« Iris... »

La voix de Maël s'effritait. Il glissa contre le mur. Ses yeux luttèrent.

L'écran clignota.

\*NOUVEAU VOTE : Laissez-le mourir (48%) ou Offrez-lui une chance de parler (52%).\*

Iris ne voyait plus les chiffres. Seulement la sueur sur le front de Maël. Le souffle court. Elle tapa. Le bruit des touches était une fusillade.

\*Ce n'était pas de la ricine. L'Auteur aimait le théâtre. C'était un agent chimique mineur. Une simulation. La vraie menace se trouvait dans l'angle mort.\*

Elle bluffait contre un dieu. Le Nokia vibra.

\*Bien essayé, Iris. Mais je déteste les deus ex machina. Changez de ton. Ou il ne passe pas le prochain paragraphe.\*

Maël renversa le pot à crayons en s'effondrant. Le bruit sonna comme un glas.

« Écris... Iris... Tue-moi dans le livre... si ça peut me sauver ici. »

Iris se figea. Le sacrifice. Elle plaça ses doigts sur les touches. Froideur chirurgicale. Elle allait écrire la mort la plus parfaite, la plus insoutenable. Une mort si totale que l'Auteur s'y perdrait. Et pendant qu'il savourerait, elle chercherait la sortie.

\*Maël s'effondra, secoué par des spasmes. Mais alors que l'obscurité le gagnait, il vit un reflet dans le miroir au-dessus de la cheminée. Le reflet de celui qui tenait l'appareil photo.\*

Elle tapa la dernière ligne avec une rage sourde.

\*Le miroir n'était pas un miroir. C'était une vitre sans tain.\*

Elle fixa le grand miroir doré au-dessus de la cheminée. Le silence revint. Épais. Derrière la vitre, quelque chose bougea. Une ombre. Un souffle contre le verre.

Maël releva la tête. Leurs yeux se rencontrèrent. Ils n'étaient plus seuls.

L'écran afficha : **\*\*PARTIE 1 TERMINÉE.\*\***

Iris sentit le froid du métal contre sa tempe. Ce n'était pas dans le texte. C'était ici. Maintenant. Le canon était tiède. Une odeur de vieux papier et de poudre d'imprimante.

« Ne vous arrêtez pas de taper, Iris », murmura une voix de papier de soie. « Le public adore le suspense. »

Elle posa ses doigts sur les touches. Plastique glacé. Elle se sentit vide. Elle n'était plus Iris. Elle était le canal.

\*Maël sentit la pointe d'acier dans son flanc. Il regarda Iris. Elle n'était plus là. Elle rédigeait son épitaphe. Chaque mot était un clou supplémentaire dans son cercueil.\*

« Bien », fit la voix. « Plus de détails sur la texture du sang. »

Maël était une masse sombre au sol. Ses doigts griffaient le chêne. Un ongle lâcha. Il ne cria pas. Son souffle arrivait par saccades. Le sang s'étalait sur le tapis d'Orient.

Iris vit le regard de Maël. Il glissa sa main vers sa ceinture. Lentement. Elle devait faire diversion. Elle devait écrire plus fort.

\*Le sang avait le goût du fer. Il s'infiltrait entre les lames du parquet. Maël se souvint d'une planque à Ivry. Le même froid. La même certitude que la fin ne serait pas un point final, mais une ellipse.\*

« Trop de nostalgie », trancha l'Auteur. « Revenez au présent. »

Maël avait trouvé ce qu'il cherchait. Un vieux Zippo. Il le fit glisser. Le briquet s'arrêta contre le pied de la table. L'appartement était saturé de vieux manuscrits. Une bombe de cellulose.

« Pourquoi ? » demanda Iris.

« Pour la beauté du geste. On publie des spectres. Je veux que le lecteur sente la mort sur ses doigts. »

Iris écrivit la ligne suivante.

\*L'Auteur croyait tenir la plume. Il oubliait que le personnage le plus dangereux est celui qui n'a plus rien à perdre. Maël tendit le bras. Un geste de destruction.\*

Elle frappa "Entrée". L'homme derrière elle se pencha pour lire. Il quitta l'angle mort. Maël bascula et faucha ses jambes.

Le coup de feu partit. Le miroir au-dessus de la cheminée explosa en une pluie de diamants tranchants. Iris bascula. Elle se saisit du briquet. Elle l'ouvrit. Une flamme vacillante.

L'Auteur se relevait. Son visage était labouré par les bris de glace. Une épreuve raturée de rouge.

« La structure, c'est moi qui la décide », dit Iris.

Elle jeta le briquet sur la pile de manuscrits. Le papier s'enflamma. Une colonne de feu grimpa le long des boiseries. La chaleur fut immédiate. Le vieux monde se consumait. Maël la saisit par la cheville.

« Dehors ! »

Ils traversèrent le salon, évitant les langues de feu. Le couloir était saturé de fumée noire. Iris sentait le cuir brûlé. Ils débouchèrent dans la rue. L'air frais la frappa comme une gifle. Elle s'effondra sur le trottoir.

Au troisième étage, les fenêtres explosèrent. Des confettis de papier noirci s'envolèrent. Des morceaux de destins. Maël regarda Iris.

« Tu as réécrit la fin. »

Iris sortit le Nokia de sa poche. L'écran brillait encore.

\*« Chapitre 12 : Le sacrifice de la plume. »\*

\*« Statut : En cours de traitement. »\*

Sous le message, un flux vidéo s'ouvrit. La caméra montrait le trottoir où ils se trouvaient. Un angle plongeant depuis l'immeuble d'en face.

Iris leva les yeux vers les fenêtres sombres. Une lumière s'éteignit. Le Nokia vibra. Un nouveau chapitre s'ouvrait.

\*« Épilogue : L'ombre et la proie. »\*

Iris brisa le téléphone sous son talon. Le bruit du plastique fut sa seule réponse. Elle n'était plus une ghostwriter. Elle était l'héroïne d'une tragédie qui refusait de se clore.

« On bouge, Iris. Avant que les lecteurs n'arrivent. »

Ils s'enfoncèrent dans les brumes du Faubourg Saint-Germain. Derrière eux, le brasier s'éteignait, laissant une carcasse de suie. Iris savait une chose : un bon auteur ne laisse jamais une intrigue sans résolution. Le vrai climax était à venir.

Elle sentit une présence dans son dos. Elle ne se retourna pas.

Le prochain paragraphe appartenait à la nuit.

# Chapitre 13

## Le Masque de Papier

Sous le pont de la Tournelle, l'air est une morsure. La Seine lèche le quai, un clapotis gras contre la pierre centenaire. Maël marche devant. Sa silhouette découpe l'obscurité. Pas un bruit de pas. Juste le froissement imperceptible de son blouson technique. Iris le suit, le souffle court. Son cœur cogne contre ses côtes comme un oiseau en cage. Dans sa poche, le Nokia d'un autre âge vibre. Une pulsation courte. Le signal est là. Tout près. Sous leurs pieds.

Ils s'arrêtent devant une porte en fer couverte de rouille et de tags effacés. Maël pose une main gantée sur le métal. Il ferme les yeux. Il écoute. Iris observe ses doigts. Ils sont longs, précis. Elle imagine la pression de ces mains sur son propre cou, une pensée qui la brûle avant de s'éteindre sous une vague de froid.

— C'est ici.

Sa voix est un râle de basse. Il sort un kit de crochetage. Un cliquetis sec. La porte cède avec un gémissement sourd. L'odeur les frappe instantanément. Ce n'est pas l'humidité de la Seine. C'est une odeur lourde, chimique, ancestrale. L'encre. Le solvant. Le plomb. Et le papier qui fermente dans l'ombre.

Ils s'enfoncent dans l'escalier en colimaçon. Les marches en fonte vibrent. Iris pose sa main sur la rampe gluante de condensation. Chaque pas résonne dans la cage étroite, un écho qui remonte des entrailles de Paris. La lumière des lampadaires du quai disparaît. Le noir devient un vide qui siffle.

Maël allume une lampe torche tactique. Le faisceau est un scalpel de lumière blanche.

Il balaie des murs de calcaire suintants. Le sol est jonché de détritrus et de chutes de papier. Iris ramasse un morceau de papier bouffant. Il est frais. Il a cette texture granuleuse qu'elle connaît par cœur. Entre ses doigts, il semble palpiter.

Le bruit commence. Un battement sourd. Rythmique. \*Tac-tac-tac.\* Le cœur d'une machine.

— Une presse, souffle Iris.

Maël ne répond pas. Il avance, le dos voûté, son arme à la main. Ce n'est plus un protecteur. C'est un prédateur. Ils traversent une salle voûtée où des piles de rames de papier montent jusqu'au plafond. L'air est saturé de poussière. Iris sent ses bronches se serrer.

Le faisceau accroche une vitre. Un bureau de contremaître suspendu au-dessus des machines. À l'intérieur, une lumière jaune pisse sur un désordre de manuscrits. Ils montent les marches en bois qui grincent. Maël pousse la porte. L'odeur change. Le tabac froid. La vieille cire. Et un sillage de luxe : Guerlain, peut-être. Une note de cuir et d'iris.

Au centre de la pièce, derrière un bureau de chêne massif, un homme est assis. Iris s'arrête. Ses genoux flanchent. Elle reconnaît ce profil, cette main qui tient un stylo-plume Montblanc comme une arme blanche. C'est Jean-Luc Vauquelin. Son mentor.

Il est vieux. Sa peau est un parchemin jauni tendu sur des os fragiles. Ses yeux sont deux fentes d'agate derrière des lunettes à monture d'écaille. Un tube d'oxygène court de son nez jusqu'à une bouteille dissimulée. Son souffle est un sifflement ténu.

— Iris.

Son nom est un froissement de soie.

— Vous êtes l’Auteur, lâche Iris. Sa voix tremble.

Vauquelin sourit. C'est un mouvement lent, douloureux. Ses lèvres sont gercées, tachées d'encre noire.

— L’Auteur ? Non. Le correcteur.

Maël s’approche et pose le canon de son arme sur le bord du bureau.

— Qui vous donne les ordres ?

L’éditeur tourne lentement la tête. Un mépris souverain brille dans son regard.

— Vous cherchez un coupable. Je vous offre une apothéose. Regarde-les, Iris. Le monde est un brouillon illisible. Je le mets au propre.

Iris s'approche du bureau. Elle voit les épreuves. Ce sont les leurs. Elle reconnaît son propre style, cette façon de hacher les phrases. Mais les corrections dans la marge sont écrites en rouge, une encre qui ressemble trop à du sang séché.

Vauquelin a une quinte de toux. Un bruit de verre brisé dans sa poitrine. Il appuie sur son réservoir d’oxygène.

— Vous êtes les personnages parfaits. Le feu sous la glace. Le manuscrit a besoin de cette chaleur pour s’incarner.

Maël appuie l’arme plus fort contre le bois.

— Qui écrit, vieux fou ?

Vauquelin ferme les yeux. Ses doigts pianotent sur le bureau.

— La Volonté Supérieure. Elle est l’algorithme de nos hontes. Je ne suis que son scribe mourant. La dernière ligne est déjà là, Iris.

L’odeur d’encre devient étouffante. La presse en bas s’accélère. Le rythme devient frénétique. \*Tac-tac-tac-tac.\* Vauquelin tend une feuille. Le papier est encore chaud. L’encre brille sous la lampe jaune. Iris lit les premières lignes.

\*« Sous la pression du métal, le premier sang coula. Dans l’ombre de l’imprimerie, l’étreinte devint un combat. »\*

Iris lâche la feuille.

— C’est nous. C’est ce qui va se passer.

Soudain, la lumière vacille. En bas, la presse s’arrête net. Le silence qui suit est un tombeau. Vauquelin s’affaisse sur son siège. Son regard s’embue. La bouteille d’oxygène émet un sifflement continu. Vide.

— Il arrive, murmure l’éditeur.

Maël pivote, l’arme pointée vers la porte. Son doigt est sur la détente. Son corps est une corde d’acier. Iris sent la sueur perler sur sa tempe. Elle sent l’odeur de Maël, ce mélange de savon acide et de peur maîtrisée. Une odeur nouvelle envahit la pièce. Pluie sur le bitume chaud. Cigare de prix. Des pas résonnent sur l’escalier en métal. Lents. Assurés.

La porte du bureau vole en éclats. Maël tire. Le coup de feu est un tonnerre. L’odeur de la poudre brûlée sature l’espace. Une silhouette avance dans la fumée comme un

spectre. L'homme s'arrête à la limite de la lumière. Il porte un masque de fragments de manuscrits collés ensemble.

— Le style, dit l'homme au masque d'une voix synthétique, c'est l'homme.

Maël arme son deuxième coup. L'homme au masque lève un déclencheur noir.

— Si vous tirez, le gaz s'enflamme. L'encre est un excellent combustible.

Iris regarde les fûts de solvant ouverts. Elle sent le goût de l'éthanol sur sa langue. Maël ne baisse pas son arme.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux que tu écrives la suite, Iris. Écris la peur. Écris le désir. Si le texte est bon, vous sortez.

Il jette un carnet de cuir noir sur le bureau. Iris s'approche. Ses doigts frôlent le cuir. Elle prend le stylo de Vauquelin. L'encre est encore liquide. Elle écrit la première ligne : \*« La mort avait l'odeur de l'encre et le goût de la trahison. »\*

Elle s'immerge dans le texte. Elle s'efface. Maël n'est plus qu'un adjectif. L'homme au masque est un verbe d'action. L'encre coule, noire, visqueuse, comme le sang qui s'échappe de la tempe de Vauquelin. L'odeur est écoeurante : fer et poussière de plomb.

Maël est une statue de granit. Son index est soudé à la détente. Mais il guette la rupture chez Iris.

— Plus de détails, Iris, murmure l'homme au masque. Le lecteur veut la chair.

L'homme fait un pas. Ses souliers grincent. Il dégage un sillage de vétiver et de vieux

papier. Une élégance de cadavre. Il dénoue les rubans de son masque. Le papier glisse. Iris étouffe un cri. Pierre Marchand. L'éditeur légendaire qu'on disait mourant à Tanger.

— L'encre est la seule chose qui me garde en vie, Iris.

Il tousse. Un spasme violent. Il plaque un mouchoir contre sa bouche. Du rouge sombre.

— On ne change pas la fin, Iris. On la subit.

Maël n'abaisse pas son arme.

— Qui donne les ordres, Marchand ?

— L'Auteur. Je ne suis que son premier lecteur. Il m'envoie les chapitres. La honte est une marchandise qui ne connaît pas la crise.

Il désigne Iris.

— Il vous a choisie parce que vous savez vous glisser dans la peau des autres. Le papier est engagé. Écrivez la vérité de ce que vous ressentez pour cet homme.

Iris écrit. La plume gratte la surface. \*« Sa main sur la crosse est une promesse de violence. J'ai envie de sentir cette main sur ma gorge. Pas pour m'étouffer, mais pour m'ancrer au sol. »\*

Maël fait un pas vers elle. Ses yeux sont noirs.

— Iris, arrêtez.

— C'est trop tard, Maël. On est dans le livre.

Soudain, un bruit de moteur électrique. Une vieille presse Heidelberg se met en marche au fond de la pièce. \*Vlac-vlac-vlac.\* Iris ramasse la première feuille qui tombe. L'encre tache ses doigts.

\*« Maël sentit le poids de son crime s'alléger en le formulant. »\*

Maël blêmit. Sa main sur le bureau se crispe.

— Je ne savais pas qu'il était dans la maison, Iris, souffle-t-il. Sa voix est brisée. On m'avait dit que c'était vide. J'ai mis le feu. À Lyon.

La plume d'Iris retombe sur le papier. Un point final. L'odeur de la cave change. Le sillage du luxe s'efface devant l'odeur rance de la vieille culpabilité.

— On se tire d'ici, Iris.

Il l'entraîne, mais un bruit retentit au-dessus d'eux. La trappe est verrouillée. Un sifflement emplit la pièce. Une odeur douceâtre. Chimique. Amande amère.

— Le gaz, grogne Maël.

L'air se raréfie. Une brûlure acide rampe dans les bronches d'Iris. Ses poumons réclament ce qui n'existe plus. Elle suffoque. Sa tête devient légère. Maël la saisit par la taille. Il dégage des rames de papier avec une force herculéenne. Derrière une pile, une trappe de service.

\*BAM.\* Maël défonce le métal d'un coup de talon. Ils s'engouffrent dans un boyau étroit et débouchent sur une corniche au ras de la Seine. La brume enveloppe le fleuve.

Ils atteignent une berline noire dans le 7ème arrondissement. Rue de Bellechasse. L'appartement est une nef de papier. Des bibliothèques montent jusqu'au plafond. Maël pousse la porte du numéro 14. Une odeur de cire d'abeille et de jasmin.

Sur le bureau, une rame de papier blanc. Un message s'affiche sur un Nokia : \*« Devenez le spectre. »\*

Iris regarde les titres sur les étagères. Ses propres livres, écrits pour d'autres, mais avec son nom sur la tranche. \*Par Iris N.\*

— Il a volé mon effacement, souffle-t-elle.

Le plafond semble descendre. Les bibliothèques pivotent. L'espace se referme. Des fentes fines dans les plinthes libèrent un nouveau sifflement. Cyanure.

— Dites-le, ordonne Maël. Sa main remonte le long de sa nuque.

— J'ai tué l'homme dont je rédigeais les mémoires. J'ai changé la fin de son livre. Je l'ai poussé au suicide par la seule force de la syntaxe.

Maël resserre sa prise. Il est le prédateur. Elle est la plume.

— Et vous allez recommencer ? Avec moi ?

Iris regarde l'aiguille de reliure qu'elle tient entre ses doigts. Elle tremble. L'acier tombe sur le parquet avec un tintement cristallin. Le sifflement du gaz s'arrête. La porte blindée s'ouvre.

Un message vibre : \*« Jardin des Tuileries. À l'aube. »\*

Ils sortent. Derrière eux, au troisième étage, les lumières s'éteignent une à une. Sur la page de vélin, une dernière ligne s'écrit seule :

\*« Ils arrivent. Et ils ne sont pas seuls. »\*

# Chapitre 14

## L'Aube aux Tuileries

Grisaille sur les Tuileries. La brume rampe sur le gravier, lèche le marbre des statues, fantômes figés en pleine agonie. Paris se tait encore. Le silence a la consistance du papier bouffant. Épais. Absorbant. Il étouffe jusqu'au clapotis de la Seine.

Iris marche. Ses talons s'enfoncent dans le sol meuble. Un bruit de mastication rythmique. Sous son bras, le manuscrit pèse. Les épreuves ont la lourdeur du plomb. L'odeur chimique de l'encre lui mord la gorge. Ses doigts la brûlent. Elle voit l'encre imaginaire ramper sous sa peau, tacher ses veines, remonter jusqu'aux coudes. Une souillure indélébile.

À côté d'elle, Maël est une ombre. Son pardessus sombre est boutonné jusqu'au menton. L'humidité du matin balaie son sillage de tabac froid et de vétiver. Ses yeux découpent l'horizon, cherchent l'angle mort, la faille dans le décor. Pour lui, le jardin est un champ de tir. Une mise en page où chaque buisson cache une rature potentielle.

— Ne t'arrête pas, souffle-t-il.

Sa voix est un craquement de vieux cuir. Iris serre les pages contre sa poitrine. Le coton de sa chemise est moite. Le froid lui mord les omoplates.

— Il est là, dit Iris.

Ce n'est pas une intuition. C'est une lecture. Elle connaît la structure. Le chapitre 14 exige une confrontation. L'unité de lieu est respectée. L'aube est le moment où les contrastes tranchent le plus. Le moment où l'encre noire se découpe le mieux sur le

gris du ciel.

Coup d'arrêt. Le cuir du gant de Maël lui broie le coude. Un étau. Il l'entraîne derrière le socle d'une divinité déçue. Le marbre glace ses vertèbres. Il sort son arme. Le clic du percuteur est net. Un point final. Iris baisse les yeux sur le manuscrit. Les pages s'agitent sous une brise de cave. Garamond, corps 11.

\*« Maël fit un pas de trop. Le point rouge trouva son cœur. »\*

Une décharge électrique traverse la colonne d'Iris. Elle n'est plus spectatrice. Elle devient la plume. Elle devient la cible.

— Maël, non.

Il ne l'écoute pas. Son besoin de contrôle est sa prison. Il veut voir le visage de l'Auteur derrière la lunette. Il se penche. Il s'expose.

Un reflet. Là-haut. Rue de Rivoli. Un éclat de verre capte la première lueur jaune du soleil. C'est chirurgical. L'œil de Dieu regarde à travers un objectif. Le laser panique. La luciole rouge danse sur le ventre de Maël, grimpe sur sa poitrine, vient mourir dans ses yeux. Il se fige. Statue de chair face au point rouge. Il sait. Sa main sur la crosse se crispe. Ses phalanges blanchissent. Il n'est plus le chasseur. Il est le sujet. Une simple ligne de dialogue qu'on s'apprête à biffer.

— Il va tirer, murmure Iris.

Son souffle forme une nuée blanche. Elle sent le poids du livre. Ce n'est pas un objet. C'est une volonté. L'Auteur veut la fin parfaite. Le sacrifice du héros pour sauver la muse. Un cliché sanglant. Iris sort de l'ombre protectrice du marbre. Le point rouge glisse. Il saute sur le gravier, remonte le long de sa jambe, s'arrête sur son ventre. Elle plonge la main dans la poche de Maël. Rapide. Analytique. Elle lui vole son calibre

de secours. Le métal contre sa paume est une brûlure glacée. Elle braque le canon contre sa propre tempe.

Le laser s'affole sur son visage. Il se superpose au métal noir de l'arme. L'Auteur hésite.

— Tu ne peux pas finir sans moi, dit-elle au ciel gris. Si je pars, le livre s'arrête. Un blanc. Une erreur d'impression.

Le point rouge s'éteint. Une ampoule qui claque. Le sniper se retire. L'Auteur refuse le sabotage de son scénario.

Maël fait un pas vers elle. Doucement. Comme on approche un animal blessé. Iris regarde les pages éparpillées sur le sol. Le vent en emporte une vers le bassin. Elle flotte avant de s'imbiber. L'encre se dilue. Un naufrage de papier.

— Rien n'est fini, répond-elle.

Le gravier cède la place au bitume de la rue de Rivoli. Un choc thermique. Maël marche d'un pas cadencé, celui du prédateur qui se sait proie. Ils s'enfoncent dans le 6ème arrondissement. Les rues se rétrécissent. Les immeubles haussmanniens se rapprochent comme les parois d'un étai.

Rue Bonaparte. Atelier Malraux.

L'obscurité les avale. Elle sent la colle d'os, le cuir tanné et la poussière de papier. Une odeur de tombeau sacré. Maël allume une lampe d'architecte. Le faisceau jaune perce le néant, éclaire les presses en fonte et les cisailles. Il aligne ses Glock sur l'établi. Une mise en page létale.

Un bruit sec à la porte. Le gardien de l'immeuble dépose un plateau d'argent. Un

paquet rectangulaire. Papier kraft. Ficelle de chanvre. L'objet est là. Une reliure en plein cuir de chèvre noir. Un miroir est incrusté dans le cuir, au centre. Un rectangle d'argent poli qui renvoie le visage déformé d'Iris. Elle voit Maël, derrière elle, le front barré d'une ride de sang.

Elle ouvre le volume. Le papier est du Vélin d'Arches. L'encre est encore grasse. Elle tache la pulpe de son pouce.

\*« Maël lui saisit le poignet. Sa poigne est une brûlure. »\*

Maël lâche Iris comme si elle était incandescente. Le miroir de la couverture se brise. Une fissure en toile d'araignée. L'odeur de l'encre devient étouffante. Elle suinte des murs, du parquet. Une hémorragie littéraire.

— Il nous observe, dit Maël.

— Non, corrige Iris. Il nous écrit. On saigne de l'encre.

Un point rouge apparaît sur la boiserie sombre. Il glisse, grimpe sur l'épaule de Maël, se fixe sur son cœur. Un métronome de mort. Iris ramasse le pistolet au sol. Le métal est huilé. Elle plaque le canon sous son menton.

— J'ai fini d'observer, Maël.

Soudain, le manuscrit sur l'établi s'enflamme. Une combustion spontanée. Flamme bleue, intense. L'odeur du soufre envahit la pièce. Les feuilles se consomment. Des cendres noires dansent dans le courant d'air de la fenêtre brisée.

Le téléphone Nokia sur l'établi vibre. L'écran monochrome luit d'un vert radioactif.

\*« Erratum : Le personnage principal n'était pas Iris. C'était la peur. Bienvenue dans la Section Critique. »\*

Maël l'entraîne vers le couloir. Ils fuient la lumière jaune. Ils dévalent l'escalier, gosier de pierre qui les avale. Ils débouchent dans la cour. Au centre, une pile de livres. Des centaines. Tous identiques. "Le Manuscrit Miroir". Une montagne de cuir noir.

Iris en prend un. L'ouvre. Les pages sont vides.

— Il n'écrit plus, Maël.

Elle lève les yeux vers le ciel de Paris, bleu délavé. Elle lâche le pistolet. Il rebondit sur les pavés avec un son cristallin. Elle prend la main de Maël. Leurs doigts s'entrelacent. Le froid du métal contre la chaleur de sa peau.

Ils avancent vers la berline qui attend sous le porche. Chaque pas est une ligne de texte qu'ils inventent. Ils ne sont plus les ombres des boiseries. Ils sont le mouvement. L'imprévisible.

Maël fait jouer le clapet de son briquet Zippo. Le son métallique est un signal. Il le jette sur les bidons de solvants de l'atelier. Le feu prend instantanément. Une ligne orange déchire l'obscurité. Le cuir se recroqueville. Les mots s'envolent en étincelles.

Ils démarrent. L'odeur du caoutchouc brûlé remplace celle de la reliure. Une odeur de liberté. Sale. Brute. Réelle.

Iris ne regarde pas en arrière. Elle est la première phrase d'un livre que personne n'a encore écrit.

Le chapitre 14 est clos.

Le sang a séché.

Le feu a tout effacé.

La vie commence.

# Chapitre 15

## La Dernière Ligne

Le percuteur frappa dans le vide. Un clic sec. Métallique. Un son dérisoire qui déchira le silence épais du bureau. Pas de détonation. Pas de sang projeté sur les boiseries sombres du XVIIIe siècle. Juste l'odeur âcre de l'amorce, une bouffée de soufre qui piqua les narines d'Iris.

Maël ne bougea pas. Sa main, habituée au poids du Glock, ne tressaillit pas. Son index restait crispé sur la queue de détente. Son regard, un gris d'acier froid, se fixait sur le cœur d'Iris. Le canon de l'arme fumait à peine, une spirale grise s'élevant vers les moulures chargées de poussière.

L'air se figea dans la gorge d'Iris. Ses poumons : deux blocs de glace morte. Elle ne tremblait pas. Pas encore. Le choc était une lame blanche. Nette.

— Une balle à blanc, murmura-t-elle.

Sa voix n'était qu'un froissement de papier de soie.

Maël abaissa l'arme. L'acier était tiède. Une veine battait sur sa tempe, une pulsation sauvage sous la peau tannée.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Iris ne répondit pas. Son regard fut attiré par l'écran de l'ordinateur portable, posé sur le bureau d'acajou. Un rectangle bleuâtre, blafard, qui découpait les ombres de la pièce avec la précision d'un scalpel.

Le curseur clignotait. Rythmiquement. Comme un cœur artificiel.

\*Tic. Tac.\*

Elle s'approcha. Ses jambes étaient du coton. Le parquet grinça, un cri de bois sec dans l'oppression du 7<sup>ème</sup> arrondissement. L'odeur de la colle de reliure et du vieux cuir montait des étagères.

Elle regarda l'écran. Le texte défilait. Seul.

Les lignes s'écrivaient sans que ses mains ne touchent le clavier. Une prose chirurgicale. Elle reconnut chaque virgule placée avec une intention meurtrière. C'était sa respiration. Ses doigts ne bougeaient pas, mais elle sentait chaque frappe vibrer dans ses propres phalanges.

— Regarde-moi, ordonna Maël.

Iris ne leva pas les yeux. Elle fixait son propre reflet dans le verre noirci de l'écran. Ce qu'elle vit lui glaça le sang. Ce n'était pas son visage habituel. L'image avait les yeux creusés, les pupilles dilatées à l'extrême, dévorant l'iris. Une expression de triomphe calme.

Elle vit ses propres mains sur le reflet. Elles étaient tachées. Un bleu noir, profond, incrusté sous ses ongles, marquant la pulpe de ses doigts. Une trace indélébile.

— C'est moi, souffla-t-elle.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Maël était à deux mètres. Son arme était à nouveau horizontale. Un angle mort parfait.

Iris sentit une vague de nausée. Sa mémoire se fissurait, laissant filtrer des images enterrées sous des couches de déni. Elle se revit, assise dans le noir, le visage baigné de bleu, ses doigts volant sur le clavier avec une agilité démoniaque. Elle ne corrigeait pas le manuscrit. Elle l'enfantait.

— Je n'ai pas corrigé la prophétie, Maël. Je l'ai dictée.

Elle posa sa main sur l'écran. Le métal était brûlant.

— Chaque chapitre... Chaque mort... Tu es le protagoniste idéal. Celui qui ne lâche rien, même quand il est déjà mort.

Maël se figea. Sa main armée trembla imperceptiblement. Le consultant sécurité ne voyait plus une victime, mais une cible. Un monstre né de l'encre et du silence.

— Tu mens.

— Regarde le manuscrit. Chapitre 15.

Maël s'approcha. Il lut les lignes sur l'écran. Son visage se décomposa. La fiction le dévorait.

\*« Il leva son arme. Le canon était une promesse de fin. Elle vit son reflet dans ses yeux de glace. Elle sut alors que le livre ne pouvait se clore que sur un dernier acte de trahison. »\*

Soudain, une notification retentit. Un son cristallin, incongru dans cette atmosphère de caveau.

\*Upload complete.\*

Un bandeau rouge apparut : **\*\*\*"Le Manuscrit Miroir - Publication mondiale immédiate."\*\***

— Non... murmura Maël.

Il comprit instantanément. Dans dix secondes, les serveurs des rédactions et les smartphones des juges seraient inondés. Le livre n'était pas qu'un récit. C'était une liste de noms. Des preuves. Des crimes que Maël n'avait jamais pu fermer. Sa propre déchéance y était documentée.

— Tu viens de nous tuer, dit Maël.

Iris ferma les yeux. Elle sentait le froid du métal contre son front. Maël n'avait plus de contrôle. Elle était le dossier.

— La dernière ligne, Iris. Dis-moi la dernière ligne.

Iris sourit. Un sourire triste, hanté par la brume du Luxembourg.

— Elle n'est pas encore écrite. C'est à toi de le faire.

L'appartement sembla se resserrer. À l'extérieur, Paris s'éveillait. Une brume jaune léchait les vitres. L'odeur de l'encre fraîche coulait sur les murs. Maël pressa le canon contre son arcade. Elle sentait le grain du métal.

Le curseur se remit à clignoter. Une nouvelle ligne apparut, de manière autonome.

**\*« Il ne tira pas. Pas par pitié. Mais parce qu'un personnage ne peut pas tuer son auteur avant d'avoir lu la fin de son propre calvaire. »\***

Maël recula brusquement. Il fixa l'écran, puis Iris. Sa faille — ce besoin de contrôle

— était devenue sa cage. L'ordinateur émit un nouveau bip. Un courriel entrant.

Expéditeur : \*Anonyme.\*

Objet : \*La suite.\*

Iris ouvrit le message. \*"Bravo, Iris. Le premier volume est un succès. La suite vous attend au 12 rue de l'Abbaye."\*

Maël rangea son arme dans son holster de dos. Son mouvement était lent, mécanique. Ses yeux étaient vides.

— On y va ? demanda-t-il. Sa voix était éteinte.

— On n'a pas le choix. L'encre n'est pas encore sèche.

Ils descendirent l'escalier en colimaçon. Chaque pas résonnait comme un couperet. Dehors, le froid de l'aube mordit le visage d'Iris. Paris n'était qu'un décor mal éclairé.

Ils arrivèrent devant la porte au 12 rue de l'Abbaye. Maël la poussa. À l'intérieur, l'odeur changea brusquement : poussière ancienne, cire d'abeille et papier en décomposition. Ils montèrent au deuxième étage. Une ligne de lumière blanche découpait le palier.

Maël sortit son Glock. Il entra le premier.

— Personne, lâcha-t-il.

L'appartement était un miroir inversé de son propre bureau. Des bibliothèques montaient jusqu'aux moulures. Au centre, un bureau Empire. Sur le sous-main, un encrier en cristal ouvert. L'encre s'était répandue. Rouge sombre.

— Regarde, dit Maël.

Ce n'était pas du papier peint. C'étaient des épreuves de correction. Des milliers de pages épinglées recouvrant chaque centimètre carré. Iris s'approcha. Elle reconnut ses propres annotations.

\*"Maël doit mourir à la page 152."\*

Elle recula, la main sur la bouche. Ce n'étaient pas des corrections. C'étaient des ordres.

— Tu l'as écrit, Iris. Ce n'est pas une dissociation. C'est un plan.

Un écran s'alluma sur le bureau. La lumière bleue frappa le visage de Maël.

\*Chapitre 15 : La Fin de la Fiction.\*

Le texte défilait. \*"Maël savait que le coup de feu ne partirait pas. Il voulait sentir le grain de sa peau avant de l'effacer."\*

Maël s'approcha. L'arme tremblait. Il posa le canon sur le front d'Iris. Une décharge électrique remonta le long de sa colonne vertébrale.

— Dis-moi comment je m'en sors.

— Je ne sais pas...

Il l'empoigna par le col, la plaquant contre le mur d'épreuves. Le papier crissa. Les épingles s'enfoncèrent dans son dos. Elle sentit sa main glisser de son col à sa gorge. Ses doigts n'étaient plus des pinces d'acier, mais une caresse brutale.

L'ordinateur émit un son strident. \*85%...\*

— Tue-moi, Maël. L'auteur meurt, l'œuvre s'arrête.

Il serra les dents. Sa mâchoire craqua. La sueur perlait sur son front. Il était un prédateur piégé dans une métaphore.

— Je ne peux pas, lâcha-t-il dans un râle.

Elle remonta ses mains vers son visage. Elle caressa sa cicatrice sur la tempe, décrite à la page 42.

— Tu n'es qu'une suite de phrases, Maël. Et je suis le point final.

Ils s'effondrèrent contre le bureau, renversant l'encrier. Le liquide sombre se répandit sur leurs mains entrelacées, maculant les poignets de Maël. L'écran s'éteignit brusquement.

**\*PUBLICATION TERMINÉE.\***

Maël se redressa. Ses mains étaient noires d'encre. Il regarda Iris. Elle tendit la main vers une page flottant au sol. La dernière ligne.

Il lut. Iris vit le colosse chanceler.

**\*"Le coup de feu partit enfin. Mais la balle n'était pas pour elle. Maël comprit trop tard que dans ce livre, le seul personnage qui n'avait jamais existé, c'était lui."\***

Maël regarda ses mains noires. Ses contours devinrent flous, ses couleurs virèrent au gris de l'imprimerie.

— Iris ! cria-t-il.

Mais elle ne voyait déjà plus qu'un espace blanc là où il se tenait. Elle se leva. Elle était seule. L'odeur de Maël s'était évanouie, remplacée par celle, neutre, d'une pièce vide. Elle s'approcha du miroir. Elle y vit son propre reflet. Victorieux.

Elle ramassa le stylo-plume. La plume griffe le plâtre. Un bruit de scalpel sur de l'os.

— Chapitre 16, commença-t-elle.

L'encre coule. Noire. Elle s'insinue dans les micro-fissures. Iris ne respire plus. Elle écrit.

\*« La ville se tait car elle n'a plus de langue. »\*

Dehors, le brouillard s'épaissit. Un blanc de linceul. Maël n'est plus là. Iris passe sa main sur son visage, laissant une balafre de fiction. Elle cherche l'odeur du cuir. Rien.

Elle revient au mur. La plume tremble.

\*« Dans le silence de la rive gauche, les ombres allongent leurs doigts vers le cou d'Iris. »\*

Elle se rapproche du miroir. Elle y voit son reflet, taché d'encre. Dans le tain usé, Maël réapparaît derrière elle. Une silhouette de fusain. Son arme est au poing. Un point final pointé vers sa nuque.

— Tu n'es pas réel, dit-elle.

Le reflet sourit.

— C'est toi qui l'as dit, Iris. La dernière ligne.

Il lève son arme. Un cliquetis métallique. Le son de la fatalité.

— Si je meurs ici, est-ce que le livre s'arrête ?

— Un livre ne s'arrête jamais, Iris. Il attend juste qu'on le rouvre.

Elle se détourne du miroir. Il n'y a personne. Seule une trace de suie témoigne d'une présence. Elle regarde ses mains. Ses doigts sont devenus noirs jusqu'aux articulations. Ses veines sont des calligraphies sombres. Elle est en train de se transformer en manuscrit.

Elle court vers le mur. Elle doit corriger. Elle doit ajouter une incise. Elle saisit la plume, perce le plâtre.

\*« Maël revint. Il posa sa main sur son épaule. La chaleur de son corps était... »\*

Le mot reste bloqué. La plume est sèche. Les fissures au plafond s'élargissent. Ce ne sont plus des fissures, mais des lignes de texte qui se détachent. Les lettres tombent comme une pluie noire.

Le salon s'évapore en nuages de sciure. Iris tombe. Elle flotte dans un univers de grisaille. Elle voit Maël assis sur un banc, au Luxembourg. Figé. Une statue de mots.

— Je t'aime, murmure-t-elle.

Le mot apparaît en lettres de feu, puis s'éteint. Une faiblesse stylistique. Elle a sacrifié son amant sur l'autel d'une métaphore.

Elle touche le sol. Tout est revenu à la normale. La lumière jaune. Le silence. Mais le mur est couvert d'écriture. Des milliers de mots. Elle est enfermée dans son propre livre. Elle s'approche de la porte. Elle est dessinée. Un trompe-l'œil.

Iris s'assoit par terre. Elle n'a plus besoin de plume. Elle pose son index sur le papier. L'encre sort de ses pores. Elle écrit le mot : \*FIN\*.

Le monde s'éteint. Dans le noir, une seule sensation : le grain du papier contre sa joue.

Quelque part, un client prend un livre sur une étagère. Il sent l'odeur de l'encre fraîche.

Iris rouvre les yeux. Elle est sur le bureau. Maël est là. Il la serre à l'étouffée.

— Tais-toi, grogna-t-il. Tais-toi et reste là.

La boucle est bouclée. Le lecteur a recommencé le chapitre. Elle regarde le lecteur, à travers la vitre du livre. Elle voit vos yeux. Elle sent votre souffle sur la page.

Elle reprend la plume. Elle n'a pas le choix.

\*« Chapitre 1... »\* écrit-elle avec son sang noir.

Ne le fermez pas. Elle a peur du noir.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Manuscrit Miroir "*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)